Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 37 — 16 septembre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

LA NOUVELLE POLITIQUE intérieure du franquisme

FRANCO veut donner au monde l'impression qu'il y a vraiment quelque chose de changé en Espagne. Tous les journaux espagnols, par exemple, publient des comptes-rendus de l'état des conflits sociaux. Certains même tiennent leurs lecteurs au courant des grèves dans une rubrique qui a pour titre « Sur le front des grèves ». Tout est étudié pour donner l'impression que l'Espagne est un pays démocratique dans lequel le droit de grève des salariés peut s'exercer librement; où les revendications de la classe ouvrière sont exposées à la lumière publique.

On veut, coûte que coûte, favoriser l'intégration de l'Espagne au Marché Commun et à l'Europe. Pourtant, Franco tient à demeurar lui-même,et non un autre; à conserver son régime, et non un autre.

La visite à Madrid d'Adlaï Stevenson a mis hors d'eux les démocrates espagnols, depuis les monarchistes libéraux jusqu'aux socialistes et républicains. A savoir, tous ceux qui étaient plus ou moins en contact avec l'ambassade américaine de Madrid et qui confiaient plus ou moins dans les promesses faites par certains amis du président Kennedy. « ESPOIR » a reproduit du journal « La Dépêche » un communiqué au sujet de la protestation et de la cassure intervenue entre ces forces démocratiques de l'intérieur et l'ambassade des Etats-Unis. Nous soulignons ce fait simplement, par sa double signification.

La vérité c'est que, d'une manière ou d'une autre, Franco tient à conserver le Pouvoir. Franco est disposé à tout faire pour tenir l'Espagne en main. Aucun complexe ne le paralysera dans le choix des moyens. Tout au long de sa vie de politicien et d'homme tout court, il a montré qu'il possédait, au plus haut degré, une désinvolture et un manque de scrupules suffisants pour se tirer des situations les plus embarrassantes.

S'il doit sacrifier la Phalange, il le fera d'un cœur léger, bien qu'elle ait été son soutien le plus fidèle. S'il doit diviser l'Armée, il le fera d'un cœur tout aussi léger, bien qu'il ait bâti son royaume sur l'unité de cette même Armée autour de sa personne. S'il doit se plier aux manœuvres de l'Eglise et approuver sa conception actuelle du problème espagnol, il le fera. La seule chose qu'il ne fera pas, c'est abandonner le Pouvoir. Franco ne s'en ira pas volontairement. Voilà un point acquis, une chose certaine, qu'une bonne partie de l'émigration espagnole et des opposants de l'intérieur de l'Espagne ne semble pas voir clairement, du moins en avons nous l'impression.

Franco ne quittera jamais le Pouvoir. Il ne l'abandonnera que mort ou renversé par un nouveau soulèvement, contre lui cette fois, et contre son régime. Il tergiversera, gagnera du temps, papillonnera, quêtera, auprès des américains, des allemands, du Vatican, de l'Europe des Six; jouera savamment avec l'ogre du communisme... prêt à pacter même avec Khrouchtchev, si cela était nécessaire pour parvenir à ses fins.

Tous les efforts des émigrés en vue de l'acculer à un changement PACIFIQUE; d'obtenir des puissances démocratiques, des organisations ouvrières internationales, des partis politiques sympatisants, quelques appuis susceptibles de forcer Franco à s'en aller, à céder le pas à un nouvel état de choses, sont d'une naïveté désarmante. Franco doit d'ailleurs en rire sous cape.

Seuls les ouvriers et surtout les anarcho-syndicalistes semblent prendre conscience de la réalité et maintenir l'unique ligne qui, à la longue, peut ébranler la résistance du système. C'est par la force des choses et des faits seuls que le franquisme s'effondrera en Espagne. C'est seulement en lui rendant la vie impossible, en multipliant les difficultés, en faisant gronder la formidable force du travail et des travailleurs; c'est par l'arme des grèves et par l'action souterraines seules, que le franquisme disparaîtra. C'est seulement alors que Franco sentira qu'il n'a plus en mains les événements, que la direction des opérations lui échappera.

Mais, pour cela, il faut l'union de tous les antifascistes sincères et l'action coordonnée, intelligente et efficace de tout cet antifascisme uni. Antifascisme lucide et vrai. Ce n'est pas avec de notes et des déclarations de Presse, qu'on abat dictatures et dictateurs.

Europe, Espagne, Espoir

I. — Née dans le feu et le sang, l'Espagne franquiste est le produit de la guerre civile dominée par deux interventions étrangères : d'une part, l'hégémonie de l'Axe ; de l'autre, celle de l'impérialisme stalinien. La résultante de ces deux forces d'oppression sociale, favorisées par la « non-intervention » anglo-française, fut le déchirement et la déchéance de la société espagnole — puis, de proche en proche, ceux de l'Europe occidentale et du monde civilisé, pris dans les tenailles d'une seconde guerre mondiale.

II. — L'intervention tardive et aveuglément destructrice des U.S.A. à l'échelle planétaire, loin de reconstituer les bases d'une véritable libération des peuples, s'est exercée dans le sens d'un nouveau partage terrestre entre les puissances « néo-colonisatrices » américaine et eurasiatique — vouant à une servitude et un écrasement durables les pays de l'Europe péninsulaire : germaniques, latins et slaves — et réduisant à la portion concrue la puissance anglaise dépossédée de l'empire des mers. Même l'intervention libérale du plan Marshal (visant à tirer de la misère les pays ruinés vainqueurs ou vaincus), et, à sa suite, la politique occidentale de l'aide aux pays « sous- développés », se sont avérées impuissantes à relever et pacifier les peuples victimes de la guerre, et à faire prévaloir dans le monde un climat plus démocratique.

III. — Ce n'est que de l'Europe

Par Philibert DELORME

occidentale elle-même, reprenant conscience de ses destinées, que peut venir le salut de l'Europe — et, tout particulièrement, de la péninsule ibérique, jusque là, l'une et l'autre, demeurées prisonnières du dilemne dérisoire « fascisme ou bolchevisme » — une forme de totalitarisme n'étant d'ailleurs que la copie imparfaite de l'autre.

IV. — Alors que la sujétion doublement réactionnaire des « patries » aux Etats-Unis et à la Russie soviétique conduit à la balkanisation et à l'isolement des états secondaires — enfermés dans le carcan des nationalités, des bi-partitions et des irrédentismes inconciliables — l'européanisation de l'Europe offre une solution d'avenir à la réconciliation et à la prospérité, tant sur le plan social que sur celui d'un marché commun indéfiniment expenxible.

V. — Les traits principaux de l'Europe des Six — telle qu'elle résulte des premières réalisations supra-nationales entre « vainqueurs » et « vaincus » — sont ceux d'une économie en voie de développement général, et d'une libéralisation sur le plan des institutions et des mœurs. L'aide mutuelle entre égaux se substitue peu à peu aux diktats de la force dans ce nouveau concert européen, où l'Espagne (et son voisin, le Portugal), une fois libéralisés et décentralisés, ont leur place marquée d'avance, sans qu'il soit nécessaire de rouvrir, par le recours à la révolution violente, une nouvelle et plus désastreuse guerre civile.

VI. — Tous les éléments de progrès que compte l'Espagne actuelle — que ce soit en exil, ou sur le territoire national — peuvent trouver leur emploi dans sa rénovation, sans renoncer pour autant à la défense et la promotion des intérêts matériels et moraux qui leur sont propres. Et celà, à une seule condition : c'est de rompre effective-

(Suite en page 2.)

RETOUR DE VACANCES

— Ça doit être leur chapeau national. On ne voit que ça, là-bas...

GRAND MEETING DE SOLIDARITE ENVERS LES TRAVAILLEURS ESPAGNOLS

ORGANISÉ PAR LA C.G.T.-F.O. ET PAR LA C.N.T.F.

Avec la collaboration de l'Union Générale des Travailleurs et de la Confédération Nationale du Travail d'Espagne en Exil.

DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE, au Palais des Sports Place Dupuy

ORATEURS FRANCAIS ET ESPAGNOLS

Précisions en page 7.

VENEZ NOMBREUX A CETTE MANIFESTATION DE SYMPATHIE ENVERS LES MINEURS ESPAGNOLS ET ENVERS LEUR LUTTE HEROIQUE !

Dans le meilleur des Mondes

ELLE REFUSAIT DE CRIER « VIVE HITLER, VIVE L'O.A.S. »: SES AGRESSEURS LUI GRAVENT DES CROIX GAMMEES SUR LES DEUX JAMBES !

Montevideo. — Des inconnus ont enlevé vendredi, en pleine rue, une jeune Paraguayenne de 17 ans, Soledad Barret Viedman, membre du « Mouvement de la gauche paraguayenne », et l'ont forcée à monter dans leur auto.

Ils ont alors cherché à contraindre leur victime à crier : Vive Hitler, vive l'O.A.S. Comme elle refusait, ils lui ont tatoué au couteau une croix gammée sur chaque jambe et l'ont jetée hors de la voiture en marche.

Soledad Barret Viedman est actuellement à l'hôpital. On pense la sauver, mais on ne pourra pas effacer les cicatrices.

L'affaire a soulevé une vive indignation à Montevideo, où la presse a publié samedi des photos des jambes mutilées de la victime. Les auteurs de cette sauvage agression sont activement recherchés.

Les voilà à l'œuvre, ces petits assassins en puissance, qui formeront les cadres de la deuxième poussée fasciste mondiale...

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

Si les mouvements de gauche ne se décident pas à agir, ils se trouveront une fois de plus coincés dans l'étau de fer que commencent à placer déjà un peu partout dans le monde les mercenaires de la réaction.

⁂

SEIZE ETUDIANTS MANIFESTAIENT CONTRE L'IMAN DU YEMEN : ILS SERONT FUSILLES OU DECAPITES

Le Caire (Reuter). — L'Iman du Yemen a ordonné que 16 étudiants soient fusillés et que d'autres soient décapités, affirme aujourd'hui le journal égyptien « Al Gomhouria ».

Le journal ajoute que ces sanctions ont été prises parce que les étudiants avaient manifesté contre l'Iman. Vendredi dernier, en particulier, dans une ville, dont le nom n'est pas cité.

La garde royale a tiré sur les manifestants, tuant deux d'entre eux et en blessant six autres.

Exemple qui fera un certain plaisir au général Franco. Il pourra dire, en se rengorgeant :

— Vous voyez ! L'Espagne est bien un pays démocratique, puisque maintenant je ne décapite ni ne fusille plus des étudiants...

A vrai dire, il a fusillé tant de monde qu'il en est peut-être fatigué !

⁂

Selon un journal belge : L'EMETTEUR CLANDESTIN DE L'O.A.S. D'ALGER INSTALLE EN BELGIQUE

Bruxelles, *29 août.* — *Selon un journal flamand de la capitale belge, « Le Standaard », qui tient la nouvelle de son correspondant par-*

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

TRES LIBROS

SE acumulan los libros recién salidos sobre nuestra mesa de trabajo. No podemos leerlos todos ni nos es posible dedicarles con la celeridad necesaria el comentario que merecen.

De este conjunto de obras recibidas y de estas lecturas precipitadas, extraemos hoy tres títulos, dándoles prioridad sobre los otros.

El primero es la correspondencia de Bartolomé Vanzetti con sus familiares y amigos, editada por Edittori Riuniti, de Roma. El segundo es la edición española de «El laberinto español», de Gerald Brennan, editado por Ruedo Ibérico, y el tercero la biografía de Francisco Ferrer Guardia, escrita por su hija Sol Ferrer y editada por la Casa Fischbacher, de Paris.

Edittori Riunitti ha puesto en circulación pública, en un volumen esmeradamente presentado, las cartas de Bartolomé y todos los recuerdos recogidos por Cesare Pillon y Vincencina Vanzetti, sobrina de Bartolomé.

Se titula el volumen «Non piangete la mia morte» — «No lloréis mi muerte» — título facilitado por una de las últimas recomendaciones del condenado a muerte a sus hermanos y amigos, horas antes de marchar hacia la silla eléctrica.

Es esta obra el testamento moral de Vanzetti. Campea por ella una tal elevación de alma, un coraje tan tranquilo, una entereza sin desmayo, una serenidad tan admirable, que la figura moral de Vanzetti aparece agigantada ante las generaciones que le han sucedido. Sacco y Vanzetti son hoy ya otros dos mártires del anarquismo — de ese anarquismo cuya esquela de defunción han extendido tantas veces tantos seudos-anarquistas despistados.

Viendo este hermoso volumen encuadernado, que circulará entre hombres y mujeres de vastos horizontes políticos y sociales; escuchando la voz de Bartolomé Vanzetti, expresando sus ideas, su fe en el porvenir, su confianza en la justicia que mañana les será hecha, sentimos un escalofrío recorrer nuestra médula. Esta voz heroica y profunda nos parece la voz misma del anarquismo, que duerme y vive en la conciencia humana, cuyas huestes no pueden contarse porque son tan infinitas como los sueños, las necesidades y las luchas de la especie. El pobre electrocutado de Boston sobrevive a la sociedad que le sacrificara y su voz, como la de Spies, es más poderosa que el silencio que le impusieron con la muerte.

El libro de Brennan actualiza una vez más el problema español. Es uno de los testimonios más imparciales, más realmente objetivos, escrito con más honradez intelectual, de cuantos han visto la luz sobre España, su drama, su historia, su pasado, su presente — el presente de 1936, que hoy es ya el pasado de muchos.

Junto al desgraciado libro de Thomas, que quedará sólo como crónica periodística, el libro de Brennan es realmente la contribución seria de un historiador extranjero, inclinado con curiosidad y simpatía sobre esa España que daba al mundo el espectáculo de la primera revolución social auténtica, no desviada por ningún virus totalitario, en la cual dominaban las ideas federalistas proudhonianas, a través de la influencia de Pi y Margall y de la impregnación anarquista de grandes multitudes humanas. Brennan supo buscar y encontrar los antecedentes, en las tradiciones gremialistas, en la historia de las sociedades obreras catalanas, de las hermandades valencianas, de las asociaciones campesinas andaluzas. «El laberinto español» sirve para explicarse «el caso español», no como un hecho esporádico, sino como el fruto de un lento proceso de evolución y de preparación social y política.

En cuanto al libro de Sol Ferrer, escrito con amor filial que no excluye la escrupulosidad histórica, es, evidentemente, lo más completo que ha aparecido sobre la vida del fundador de la Escuela Moderna, su lucha, su labor de pedagogo y de revolucionario y su inmolación final; sacrificado por el clericalismo y el espíritu militar e inquisitorial que dió aliento y figura. veinte y siete años más tarde, a esa empresa liberticida que ellos mismos han autocalificado de «Cruzada».

La Librería Fischbacher le ha dado presentación cuidada, y Sol Ferrer, además de los recuerdos familiares y personales, ha reunido toda la documentación susceptible de dar luz a la silueta moral de Ferrer, compleja y completa. El hombre, el pensador, el revolucionario, el reformador, el pedagogo, todo aparece explicado y definido, a través de múltiples testimonios, recogidos entre los que fueron amigos y contemporáneos del ilustre mártir de la libertad de pensamiento y de enseñanza en España.

Hoy es más oportuna que nunca esta recordación, esta actualización de Ferrer. Porque Ferrer fué, es, la más ilustre víctima del espíritu inquisitorial que reina hoy en España, impuesto a sangre y fuego sobre un millón de muertos inmolados después del fundador de la Escuela Moderna y sacrificados en aras a la misma intolerancia, a los mismos intereses, a la misma concepción política y social reaccionaria.

Por ello felicitamos a Sol por su valor moral, por su fidelidad filial y por su honrado trabajo, que, a la vez que sirve el recuerdo de su padre, sirve a la causa del pueblo español, por la que Ferrer muriera y, con él, tantos miles y miles de hombres, penetrados del mismo sentimiento de dignidad y de justicia, inflamados por el mismo ideal de libertad.

Federica MONTSENY

Europe, Espagne, Espoir

(Suite de la page 1.)

ment avec l'état de choses « totalitaire » — incarné dans le phalangisme et le communisme — et d'admettre, une fois pour toutes, le pluralisme et la libre circulation dans le triple domaine des idées, des personnes et des biens. Ce qui implique l'autonomie du labeur paysan, le droit de grève reconnu sur le plan revendicatif, et l'abstention de l'Etat, dans la détermination des valeurs culturelles qui relèvent de l'individu.

VII. — Le résultat que l'on peut à bon droit escompter d'une adhésion active de l'Espagne libérée au « Marché commun », c'est tout d'abord l'alignement progressif des niveaux d'existence, de sécurité et de plein emploi, entre les peuples ibériques et les autres membres de l'organisme européen : France, Italie, Allemagne fédérale, Bénélux — et, demain sans doute, pays britanniques et scandinaves. C'est, ensuite, l'identité de condition applicable à toutes les catégories de salariés européens de n'importe quelle nationalité. Il est permis d'y voir le premier pas vers la réalisation d'une véritable internationale des travailleurs dans l'esprit de Proudhon et des proudhoniens ; internationale réalisant le dépassement du capitalisme, non par la socialisation de la misère, mais par le partage équitable du bien-être et de la liberté.

Philibert DELORME.

España, Su Pueblo y Sus Gobiernos

NO MAS BORBONES

(1)

La reunión de Munich ha revelado, sobre el plano internacional, el gran interés político de una insignificante minoría en España. El empeño en legitimar los atavismos monárquicos no puede ser más vivo; y, para el logro de esa finalidad, se hacen mil cábalas y esfuerzos titánicos. ¿Sobre qué fuerza moral? ¿Basados en qué garantías?

Todo indica que la opinión monárquica aún no ha adquirido la cohesión precisa para afrontar la imperativa exigencia del trono ; la restauración, por asentimiento popular, o por las fuerzas de las bayonetas, quizá tenga problemas íntimos, análogos a los de Carlos IV y Fernando VII. Lo que se revela claro es, que si en relación a la proyectada monarquía, Franco ha manifestado su preferencia, respecto a quién debe ceñir el cetro, Juan de Borbón ha peleado con tenacidad la supremacía. Fracasó ante el Generalísimo; ahora, si se ha logrado eliminar el escollo entre padre e hijo, ¿qué dicen don Jaime y sus acólitos?

El problema no está exento de complicaciones. Se aluden extremos de gravedad política y económica; se invocan, constantemente, los preceptos democráticos, pero el hecho de si ha de haber monarquía, y quién ha de ser el monarca, solo gira en torno a la opinión de las élites. Todo y admitiendo que los demás piensen como mejor les plazca, estamos lejos de acceder benévolamente a que las cúspides políticas nos den para España un rey. Después de la negra historia que los Borbones tienen en los anales hispanos, resulta inaudito por demás reivindicar la corona para cualquiera de ellos. El pueblo los aborrece y los maldice.

Si los ajetreos de restauración se basan en la prevista retirada de Franco, la continuidad de España no puede encauzarse sobre pautas monárquicas. Fracasada la política de los generales - felones, los monárquicos, fieles colaboradores de un régimen de atrocidades, dolos y vergüenzas, carecen de fuerza moral para señalar soluciones que el pueblo ha de soportar.

Menos pueden pretender la imposición de un Borbón, llámese Juán o Carlos, ya que desde éstos, a los más lejanos de sus antepasados, en España, en nombre de Dios y del trono, sólo florecieron el crimen y el latrocinio. ¿Por qué olvidar los precedentes y trayectorías de las jerarquías borbónicas? Es obligado prevenirse, y no dejar que para España se labre otra perspectiva de tragedia popular.

No nos parece mal que un pueblo se dé el régimen que mejor guste; pero cuando las capas populares hispanas están amordazadas desde hace un cuarto de siglo, cuando en el mundo sólo se ha conocido la voz y el pensamiento del Caudillo, ¿por qué, en estos momentos, los jerarcas de dogmas y campanarios enfocan soluciones por cuenta propia? Se continúa creyendo que el pueblo no debe intervenir; que sólo los prohombres deben resolver. Se va por mal camino.

La experiencia ha de valer para algo. Si es cierto que estamos en un plano de superioridad, moral e intelectual, a los antecesores que también lucharon por más amplias libertades, deber nuestro es enfrentarnos con aquellos que apoyan la restauración. Es obligado elevar la voz de la conciencia, con timbre de dignidad humana; lo es, porque el pueblo español, al través de los regímenes monárquicos, y más que con otros con los borbónicos, ha sufrido las más espeluznantes atrocidades.

Aquellos que ofician como mediadores, no arguyen la conveniencia de la provisionalidad; es infantil y torpe pensar que un rey puede ser factor «pacificador» en la pugna existente. Las bases de este razonamiento son fomento de tragedia. Todo eso es baja política. El pretendiente se encamina hacia el trono, para ocuparlo y no soltarlo, mientras la fuerza de las bayonetas puedan sostenerlo. Y los que lo defienden buscan, en las prerrogativas de la corona, garantizar sus intereses de casta, y la facultad inmune de atropellar al pueblo.

Mienten los Borbones, el padre, el hijo y el hermano, cuando prometen que serán «rey para todos los españoles». Las promesas, en labios de esa gente, son moneda falsa. Como sus antepasados, la vileza y la cobardía son patrimonio de su conducta. Además, en este largo ciclo de atrocidades, de intenso dolor para la mayoría de los españoles, de una tragedia que ha calado en lo más hondo de los corazones sensibles, las responsabilidades de Juan de Borbón, y de su familia, quedan implícitas en las de Franco.

Nada, pues, de monarquías; ni absolutas ni constitucionales; traicionan al pueblo los cantores y apologistas de ese pretendido porvenir. Y son merecedores de repudio, y del más olímpico desprecio, aquellos que, alegando estar situados en el seno de una corriente de opinión que dice representar y defender a los trabajadores, son indiferentes a la restauración monárquica, o la defienden en algún sentido.

Hay que alentar la oposición a los monárquicos y a los monarquizantes; imperdonable sería olvidar que Juan de Borbón, al iniciarse la contienda en 1936, entró en España y ofreció sus servicios al cretino Franco. Todos ellos quedan comprendidos en la misma responsabilidad; todos fueron causa y mano ejecutora de las víctimas habidas, y de la ruina que pesa sobre España.

La dinastía borbónica, en todas sus facetas, tuvo a gala ser inquisitorial. La pérfida traición nunca dejó de ser su santo y seña. El silencio a la voz popular lo impuso con el cadalso y los pelotones de ejecución; múltiples son los hechos que aseveran nuestras afirmaciones; uno de ellos, sin duda de los más elocuentes, nos lo describe el ilustre señor Fernández de los Ríos, en el cuadro que va a continuación :

«Fernando abrió la frontera a 500.000 soldados de Napoleón; la nación, según cálculo aproximado, sirvió de sepultura a 260.000 franceses, pero junto a la suya la encontraron 250.000 españoles. La Humanidad tiene, pues, que cargar a la cuenta de aquel reinado 510.000 víctimas. Pero aún hay otras partidas que agregar : se calculan en 6.000 las personas que durante aquel reinado perecieron en el patíbulo por opiniones políticas; en 15.000 los proscristos arrojados de la Península en 1814, y en 20.000 los expatriados en 1823; entre éstos españoles estaban la flor del saber, del valor y de la virtud. «España —solía decir Fernando VII— es una botella de cerveza y yo soy el tapón»; y en efecto, si dejó a sus herederos 500 millones de reales que tenía en el Banco de Londres, legó en cambio al país la sangrienta guerra civil de los siete años.»

Pensad, pues, lo que váis a hacer. Juan y Carlos son de la misma estirpe que Fernando VII.

Severino CAMPOS.

¡ ASTURIANOS !

Acaba de aparecer en su segunda edición, el gracioso sainete de ambiente asturiano, «Lenguateres», (o Dios nos libre d'un levantu) *de que es autor nuestro compañero el popular poeta y costumbrista astur,* Emilio Palacios ; *Prólogo del Cronista de Asturias, C. Cabal ; Nota biográfica, del novelista Luciano Castañón y un juicio crítico del dramaturgo Alejandro Casona. Con su lectura pasareis dos horas deliciosas en aquella deliciosa región, que tantas cosas nos dice en los momentos actuales...*

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.), al precio de 2,50 NF.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

ticulier à Bonn, l'émetteur clandestin de l'O.A.S. d'Alger aurait été introduit frauduleusement en Belgique.

Le correspondant du « Standaard » affirme avoir recueilli ces informations dans les milieux de la « Deutsche Rechtspartei » allemand néo-fasciste.

La police belge est d'autant plus attentive à ces faits que l'on rapproche ceux-ci de la prochaine visite du général de Gaulle en Allemagne et de la présence probable de Bidault et de Soustelle dans ce dernier pays.

Si l'émetteur appartenait par hasard à la C.N.T. ou à quelque malheureux petit parti antifasciste, il serait déjà repéré.

⁂

UN MEMBRE DE L'O.A.S. ARRETE AU BRESIL

Natal, 4 septembre (U.P.I.). — La police brésilienne a procédé hier, sur demande du ministère français de la Justice, à l'arrestation d'un membre de l'O.A.S., le capitaine Philippe Gramont.

Gramont, qui possédait un passeport brésilien obtenu au Vatican, se cachait dans un couvent franciscain, près de Natal. Il a été remis à l'Interpol.

Eichmann aussi réussit à gagner l'Argentine avec un passeport du Vatican. Tous ces serviteurs de Dieu sont tellement compatissants !

⁂

« MON ORGANISATION EST PRETE A AIDER L'O.A.S. A ASSASSINER LE GENERAL DE GAULLE » déclare le nazi U. S. Rockwell

Montréal, 29 *août (U.P.I.). — « De Gaulle est un traître et un sale rat », a déclaré hier soir à Montréal, le nazi américain George Lincoln Rockwell qui venait d'Europe, et a affirmé par ailleurs : « Mon organisation est prête à aider l'O.A.S. à assassiner le Président de la République française. »*

Le nazi américain, tout en rendant hommage aux « nationalistes français », a néanmoins déploré qu'un grand nombre de « juifs algériens » fassent partie de l'O.A.S.

A bon entendeur, Salut !

REPORTAGES

Croniquilla Marroquí

EUFORIA ECONOMICA

Por la compañía C.O.R.Z.A.N. se está construyendo un pequeño embalse en el término de Castellar de la Frontera, situado a unos 20 kms de Gibraltar. Los salarios que se pagan a los obreros son de 38,70 pesetas por jornada de 8 horas de trabajo. No hay cantina en el tajo, y como además, al cabo de 90 días ininterrumpidos de trabajo los obreros tienen derecho a beneficiar de las ventajas sociales, los despiden y reingresan a los 80 u 85 días, lo que hace inútil la ley promulgada. Y esto, con conocimiento de las autoridades. Nosotros ya sabíamos que las leyes en la España franquista son papel mojado, pero como hay quien puede ignorarlo, le ofrecemos este botón de muestra.

LOS PASES PARA GIBRALTAR

Después de la detención de unos portadores de papeles de propaganda entre Gibraltar y la Línea, las autoridades franquistas, han reducido el cupo de los pases diarios de trabajo para los jornaleros que ganaban su sustento yendo y viniendo diariamente al Peñón.

La reducción, alcanza «a la mitad del efectivo», lo que representa un handicap terrible para el llamado Campo de Gibraltar, que vive exclusivamente de las aportaciones de los obreros citados.

Para paliar tal inconveniente, los obreros se trasladan a Tánger con un visado de turistas de SEIS meses, y desde allí, van hasta Gibraltar, en donde, debido al reducido espacio existente y a la necesidad de hacer economías para dar de comer a sus gentes, viven en malísimas condiciones (promiscuidad y mala alimentación) con el fin de guardar algo para las familias que les esperan impacientes.

Con tal motivo existe un descontento pronunciado entre los afectados por esa medida.

MAS DETENCIONES

Acusados de actividades contra la estabilidad del régimen, ha habido recientemente bastantes detenciones en La Línea y dos en Algeciras.

Parece que estas medidas están destinadas a reforzar la campaña de paz social y de nuevas libertades prevista par el régimen...

DE LOS NUEVOS PARA LO NUEVO..,

Uno de los «équipiers» del «team» nacional franco-falangista Opus Dei, resulta ser el tristemente célebre ex-director general del «benemérito» cuerpo de la guardia civil: señor Martin Alonso, bien conocido en España y sobre todo en Cataluña por sus «heroicidades» frente al pueblo.

TREINTA MILLONES DE PESETAS PARA LA REPATRIACION DE LOS ESPAÑOLES Y SU REINSTALACION EN ESPAÑA.

Esa fué la noticia que nos trajo la prensa el 23 del pasado julio.

Descontando que los 30 millonce-jos pierden de su peso en el viaje que desde Madrid a Marruecos tienen que realizar, entresacamos, que para los obreros que llevan pasando vicisitudes en estas tierras desde hace más de dos años, así como para los artesanos y pequeños comerciantes e industriales, les escarnece el actual Estado español con el ofrecimiento de 100 pts por día y por persona, con un máximo de TRES días así como los gastos de documentación (?) pagados; los enseres necesarios a juicio del Estado (?) también entrarán en el cargo...

Para los artesanos y familias, una ayuda hasta de (máxima) 8.000 pts. podrá ser solicitada. Y de ella, también pueden beneficiarse las demás categorías de rapatriados; y los que emigren y dejen sus familias en la Península, podrán percibir hasta 4.000 pts por el mismo concepto.

Los préstamos sin interés por un período que no se determina, serán definidos por el Instituto Español de Emigración, no debiendo en ningún caso rebasar los 30 millones mencionados para el total de las atenciones.

Concediendo la máxima generosidad y honradez a la administración que debe manejar estos casos, podrán repatriarse a 8.000 pts., que representan 80.000 frs (viejos), 3.750 familias con los 30 millones.

¿Cuántas familias hay entre Tánger, Tetuán, Larache, Alcazarquivir, Arcila, Nador, sin contar los pequeños pueblos y las diseminadas por los campos? Y ahora queda el sur: Casablanca, Rabat, Meknés, Oujda, etc...

Esto es una tomadura de pelo más al sufrido pueblo español.

Por que los capitalistas o paniaguados tuvieron un régimen especial de puerta abierta al principio de la independencia, lo que permitió que los Solano (ejemplo típico de los «particulares») y los Garcia Valiño con todos sus numerosos amigos y limpiabotas, pudieran realizar la operación «PESETA», que todo el mundo conoce por estas tierras y que permitió la sustracción a los tesoros nacionales español y marroquí de los cuantiosos beneficios del cambio.

Por si faltaba algo, desde que los del O.A.S. han recibido entrada oficial en España, Franco, como todos los ególatras, ha visto la posibilidad de rellenar los cuadros de la tristemente célebre Legión Extranjera, y acaba de ordenar una campaña de «enganche» para los españoles y extranjeros.

Esta campaña, ha causado una malísima impresión en este país, pues se piensa, y con razón, que si Franco refuerza el ejército de Africa, especialmente con los residuos de los obcecados europeos de Argelia que hoy por hoy están descentrados, es con la intención de acentuar la agresividad de su ejército, lo que hace, que el propio periódico de los moderados del Istiqlal (Allal el Fassi y Balafrej) «La Nación Africana», en su «edito» del 10 lo vea con sorpresa y hasta desconfianza, y que renueve, en términos duros, el deseo de los marroquies de recuperar los territorios del Reino aún bajo la soberania de la España franquista.

Se habla de ejército español y de pueblo marroquí, pretendiendo, que este último, de desearlo los marroquies, «haría flotar rápida y fácilmente su bandera» sobre los territorios de Ceuta, Melilla e Ifni.

Esta amenaza, que importa poco al dictador español, es fundamental para los españoles residentes en estas ciudades y que en nada son responsables de la posición de los militares españoles que buscan la provocación en lugar de negociar prudentemente para evitar una eventual y posible catástrofe.

Pero nosotros debemos salir al paso de tales maniobras para evitar que los españoles sean víctimas, como los europeos inocentes de Argelia, de la confusión posible entre españoles y dictadores. ¡Y ello urge!

QUISQUILLA.

LOOR A LOS INVICTOS MINEROS ASTURIANOS

El movimiento huelguístico se extiende en Asturias como la estela de un cohete cósmico. Igual que aconteciera el pasado mayo en torno a «La Nicolasa», el conflicto ha surgido, también, en un pozo, después ha pasado a otro pozo, luego a otro y otro, y así, rodando y saltando, la bola de la huelga ha ido a tocar el corazón de los mineros astures hasta sumar 20 mil a la hora en que redactamos estas líneas.

Es la segunda gran ofensiva huelguística del proletariado español contra sus explotadores: el Estado franquista y los monopolios. En realidad, este movimiento ha sorprendido a mucha gente, incluso de los medios emigrados entre los que no faltan quienes, entregados al pesimismo y la apatia, extienden diariamente esquelas de defunción para el nervio y la conciencia social del pueblo español que estimaban irremediablemnte perdida después del triunfo fascista de 1939 y el tétrico corolario de la represión.

Justamente Asturias es la tierra mártir por excelencia. Aun no se habían cerrado las tremendas heridas que el pueblo sufriera en la ofensiva reaeccionaria de la CEDA-Lerroux, en octubre del 34, cuando surge el renegado Aranda y sus «camisas viejas», sembrando el terror en toda la cuenca minera, persiguiendo a los hombres, violando a las mujeres, destruyendo sus hogares, llenando los pozos de vidas jóvenes, rociadas de gasolina para que las llamas altas denunciaran al mundo el más dantesco, doloroso y bárbaro espectáculo represivo de nuestro siglo. Después fué la caza del hombre por las abruptas encrucijadas de la sierra. Los «tricornios» no se daban tregua en perseguir y capturar a los estoicos supervivientes que, convertidos en guerrilleros de la libertad, vendían cara su vida, y hacían, no pocas veces, correr a sus verdugos.

«Pacificada» Asturias (paz de cementerio) Franco y sus secuaces respiraban tranquilos. No quedaban anarquistas ni socialistas en la cuenca minera. Habían conseguido arrancar de cuajo las hondas raíces echadas por la clase obrera revolucionaria en aquella tierra bravía y legendaria. ¡Qué ilusos! Poco había de durarles esa tranquilidad. Ahora resulta que es precisamente en la región más «castigada» de España, donde surgen de vez en cuando (y como respondiendo a una voz misteriosa que viene del pasado y se engarza en el presente) sendos conflictos huelguísticos que alientan a otras comarcas a hacer lo propio, ponen en grave aprieto al aparato estatal franquista y asombran al mundo por su perfecta organización, por su impulso solidario, por su entereza y su destreza.

Si en la ofensiva de primavera convenía darle al movimiento un carácter estrictamente económico, con el fin de cuartear la acción represiva del gobierno fascista, que califica toda huelga como una cosa atentatoria a la seguridad del Estado, como un acto flagrante de rebelión militar, ahora parece ser que los «invisibles» dirigentes obreros no ocultan su propósito de cambiar de táctica, yendo directamente al cambio de las estructuras sindicales, políticas y jurídicas en que se asienta el Régimen. Ya no hay trampa ni cartón. Los trabajadores españoles no sólo luchan por el mejoramiento de su vida material (que es actualmente la más baja de Europa), sino que quieren también el reconocimiento de la libertad de asociación, el derecho a un sindicalismo libre, el despliegue, en fin, bajo el limpido cielo de España, de las gloriosas banderas de sus organizaciones clásicas: LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO y la UNION GENERAL DE TRABAJADORES.

Naturalmente que este objetivo implica la desaparición inmediata del abyecto sindicalismo vertical y del Régimen que le sirve de sustento. ¿Qué van a hacer ahora Franco y sus fieles? En el conflicto de mayo, se sumaron al juego de la clase obrera, empleando el sistema de la «negociación pacífica», y a remolque de las circunstancias creadas por la actitud extraña de la Iglesia que tiene ya un pie en Pinto (franquismo) y otro en Valdemoro (democracia), accedieron, incluso, a renovar la fachada del ministerio con la falsa promesa de «hombres nuevos, métodos nuevos». Pero ni ellos mismos creen en la eficacia de su trama. Ya nadie engaña a nadie. Y menos a la clase obrera, que lleva veinte años escuchando ofrecimientos y seguridades que luego han resultado rigurosamente apócrifas, cuando no burlescas. Tanto por la radio como en la prensa, «las jerarquías» traducen sus graves inquietudes en cuanto a la solidez de las instituciones que hace poco tiempo consideraban más estables que las Pirámides de Egipto.

Ellos están dispuestos a hacer cambios, pero a condición de conservar lo «fundamental» del Régimen. ¡Ahí les duele! Es justamente «lo fundamental» lo que estorba al pueblo español y a las nuevas necesidades político-económicas, nacidas al calor del Mercado Común y de la armonización institucional de los Estados liberales que integran la «pequeña Europa». El franquismo nota que una buena parte de la burguesía (la más culta y realista) y la casi totalidad de la Iglesia, percatadas de esos imperativos nacionales, se muestran reacias a seguir prestándole su concurso. Ellos ven más lejos del Estado falangista. Si Europa presiona, la clase obrera se agita, y los partidos de la oposición logran obtener una cierta madurez, un entendimiento táctico, y un programa mínimo que satisfaga a las diferentes fracciones del interior y del exterior, no pasará mucho tiempo sin que España anuncie al mundo la sensacional caída del último tirano del Mediterráneo.

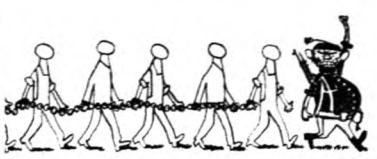
Y en ese momento histórico, en ese instante de suprema emoción no habrá más remedio que gritar entusiástica y admirativamente:

¡Viva la clase obrera española!

¡¡LOOR A LOS INVICTOS MINEROS DE ASTURIAS!!

Agosto de 1962.

Conrado LIZCANO.



PUES, NO, MINGO

(Suite de la page 4.)

el proceso, la modifique, me parece natural. Que el anarquismo se resista a esta adaptación me parece, por su consciencia, magnífico; pero, y este es el punto principal, no son los santos quienes sostienen la Iglesia — aunque la hayan fundado — sino los pecadores que viven al día con sus inquietudes y problemas, y rezan cuando éstos les dejan tiempo.

El no vivir y actuar como los santos, no quiere decir que hayan desertado la Iglesia, sino que crearon una a su imagen y semejanza.

Así, los anarquistas, como parte de la clase trabajadora, son desertores de ella, inconscientemente, por no querer entrar en la «imagen y semejanza» que los trabajadores se han creado del mundo en que viven. O, si se prefiere, la clase trabajadora desertó el campo anarquista.

He aquí la razón de la decadencia del anarquismo, en la orientaciónn y dirección de la clase trabajadora.

Cada vez que se ha estudiado este problema, se le ha cargado el San Benito a los reformistas, colaboracionistas, políticos, e, inmediatamente, a modo de cúralo todo, ha venido la reafirmación en **los principios, las tácticas y las finalidades.**

Pero lo curioso es que, en aquellos países donde estos principios se han guardado incólumes, los trabajadores nos han abandonado: Italia, Argentina, Uruguay, Francia, Chile...

Por contra, donde, y cuando las circunstancias lo pidieron, hemos colaborado con otras fuerzas en diferentes planos y funciones, los trabajadores aun nos siguen: Suecia, España.

Reconozco que este no es un argumento definitivo; pero es un hecho. Lo que sí me parece terminante es que: **los principios que, hechos para las multitudes, no las penetran, son principios muertos.**

Y, si no penetran, no es por defecto de los mismos, sino por el aislacionismo en que se les guarda por temor al contagio. Lo malo de esta medida de prevención es que actúa en ambas direcciones. Ni el virus de la sociedad entra en el anarquismo, ni el anarquismo entra en la sociedad.

En toda sociedad existen unos medios de expresión, resistencia, equilibrio, orden, justicia..., **dentro** de los cuales es preciso actuar para llegar al fin deseado. Si, por desacuerdo, nos colocamos **al margen** de estos medios de coexistencia y no dentro de ellos, nos autoeliminamos y perdemos toda oportunidad de orientar e influenciar la sociedad que queremos cambiar. Desertamos en vez de insertarnos.

Ese eterno miedo al virus político lleva en sí el reconocimiento de la debilidad propia. El virus sólo infecta aquellos cuerpos propensos a ello, por falta de resistencia.

Por otra parte, creo que sería fácil demostrar que la C.N.T. ha perdido más hombres, por pasarse a un partido, antes de la colaboración que después de ésta.

Créaseme, si apunto todo esto no es con la intención de hacer antianarquismo. (¡Ojalá fuera éste norma de la humanidad!). Mi intención es, partido del HECHO, encontrar el SECRETO que pueda conducirnos al remedio de una lenta desaparición.

Nuestra tragedia (la de los reformistas) es que, encajando solamente en la C.N.T., se hace lo imposible por cerrarnos la puerta. Sin embargo, la C.N.T. no puede ser más que una organización sindicalista revolucionaria. Lo que NOSOTROS somos. Y cuanto más anarquista se la quiera hacer. tanto más contacto perderá con la clase trabajadora. Esto no es sólo una afirmación mía, sino de los propios trabajadores que, en todo el mundo, han abandonado el anarquismo como ideal propio, y a los líderes anarquistas como dirigentes de sus sindicatos.

Finalmente, si a la C.N.T. del exilio, donde todos somos militantes, le ocurre lo que Mingo y Montaña acusan, ¡qué no ocurrirá en España, donde la nueva generación no tiene ninguna formación idealista! Esto sin contar que, siguiendo la táctica anarquista, nos aislaremos del bloque de izquierdas y, como los comunistas, que no serán menos fuertes que nosotros, también quedarán aislados, las izquierdas, sin apoyo popular, estarán, de nuevo. a merced de la reacción. Y, esto es lo triste, las izquierdas somos todos.

J. GARCIA DURAN

★

N. de la R. — Advertimos a nuestros lectores y a nuestros colaboradores que esta discusión, en la que se tiende a personalizar, debemos darla por terminada, en cumplimiento de los acüerdos orgánicos.

Expónganse y discútanse ideas; no debe aludirse a las personas.

Libres opiniones

PUES NO, MINGO

Par J. GARCIA DURAN

En los números 27 y 28 de «ESPOIR», he leído dos artículos, uno de C. de la Montaña, titulado «A los Republicanos cordialmente» (¡Qué diría, si no fuera cordial!); y, otro, de Mingo, titulado: «No, No y No».

No conozco a ninguno de los dos y tengo la impresión que son dos seudónimos. Si tal es el caso, no me parece bien, cuando se ataca.

Por ejemplo, de la Montaña, hablando de Sender dice: «El tiene interés, desde que rompió los lazos con el bolchevismo oficial (lazos que le costaron la pérdida de su familia»)...

Esto es de mal gusto, y un poco bajo, aunque venga de la Montaña.

Hablando de Sabina Zubieta, y sobre si presidió, o no, la conferencia que comenta, dice: «Esta torpeza ya la ha cometido, con creces, al ser secretaria de una agrupación de tendencia democrática, par el lapso de un cuarto de siglo.»

En verdad, para un hombre que se presenta, en este artículo, como exégeta del anarquismo y repartidor de credenciales de moral y conducta, me parece un tanto inconsecuente.

Debo aclarar que, al igual que me ocurre con estos dos articulistas, jamás he visto, ni a Sabina, ni a Sender. Con éste he cruzado algunas cartas, casi siempre, pidiéndole colaboración para nuestras publicaciones. A propósito, yo no sé, como dice de la Montaña, si Sender «trata de crearse un ambiente cenetista». Lo que sí sé es que, cada vez que ha escrito o hablado, en nuestra prensa o en nuestros medios, ha sido, previamente, invitado por **nosotros.** Por otra parte, y que yo sepa, nunca se ha llamado cenetista ni, mucho menos, anarquista. Luego, no hay por qué indignarse si propugna por ... «Un mañana en el sentido previsto por Pi y Margall. El sentido de lo pluriversal, es decir, de la fédération y, si es necesario, de la atomización de la autoridad, de modo que el riesgo de la delegación de la autoridad del municipio sea lo más leve posible. »

Debo añadir, aunque ya de por sí sea evidente, que estas ideas que Sender recoge de Pi y Margall «ni son exóticas, ni tienen aroma yanqui, ni están en contra de las tradiciones españolas», como de la Montaña afirma.

Con el mayor respeto para el anarquismo y sus precursores, no puedo evitar, siguiendo el rigor analítico a que este anarquista lleva el problema, de llegar a la conclusión que Bakunín, Kropotkin, Max Nettlau y... sus ideas, por ser cien por cien internacionalistas (y que yo apruebo) tienen más de exótico, y menos de español, que Pi y Margall, federación y confederación.

Tampoco estoy de acuerdo, y podría probarlo, en cuanto al retorcido origen atribuído a la palabra libertario.

En cuanto a Mingo, preferiría que, en vez de llamarnos «pájaros carpinteros», nos llamara «reformistas». No porque me desagrade el nombre (entre pájaro o Mingo, prefiero el primero) sino porque pretendiendo reformar, lo que reforma pide, el nombre encaja perfectamente.

A sus «razones» anarquistas, así como a las de la Montaña, trataré de responder con nuestras « realidades» reformistas.

Decir que, desde hace un siglo, el mundo y sus habitantes han cambiado, es una verdad de Perogrullo, En francés («Espoir» se escribe en las dos lenguas) se llama a esto: «la verité de la Palisse ».

Pues bien, la única excepción a esta perogrullada (y hablo muy en serio y respetuosamente) es el anarquismo.

Naturalmente, esto nos lleva de la mano a una conclusión: O el anarquismo ha estado equivocado hace un siglo, o lo está hoy, porque, ni la sociedad, ni el arte, ni la ciencia, ni las filosofías, ni el estado al cual se combate, ni la mentalidad, ni... nada son iguales a lo que fueron hace un siglo. Lo único exactamente igual, es el anarquismo. Se argüirá, es que el hombre, principio y fin de todas las cosas, tampoco ha cambiado. Es, fundamentalmente, el mismo. Cierto, pero es que no atacamos sus principios fundamentales — que también se encuentran en otros ideales demócratas y socialistas — sino los medios, las tácticas, la correlación sociedad-individuo, el medio y enfoque de las ideas; en una palabra, poner las ideas libertarias al día, ya que el día parece oponerse a las ideas.

Que los anarquistas sigan pensando como hace un siglo, es cosa que a ellos atañe; pero que quieran imponer este freno secular a la C.N.T. — a la cual yo pertenezco —es cosa que me preocupa y a la cual tengo derecho a oponerme. Porque, parece sea preciso recordarlo, la C.N.T. y la F.A.I. no son la misma cosa.

Que cada generación se adapte a la sociedad en que vive y, en

(Suite en page 3.)

COLLABORATION

RAQUEL MELLER

Ha muerto Raquel Meller, y, como de costumbre, los plumíferos mal informados, han entonado loas a la **gran artista** de la canción y de la pantalla. Bueno, si así lo creen, por nosotros que pase. Mas lo que sí queremos hacer constar es que aquella mujer salida de la nada, que llegó a Barcelona, desde su tierra aragonesa, en alpargatas, cuando conquistó un nombre cantando cancioncillas y dejándose proteger, olvidó inmediatemente su procedencia y se puso al lado de los potentados del dinero.

Así se explica su absoluta adhesión a la sublevación militar de julio del 1936.

Como no gustamos de hacer afirmaciones gratuítas, nos atendremos a lo publicado en «La Vanguardia Española», de Barcelona, en su número correspondiente al día 18 de julio de 1954. Llenando cinco páginas el diario dirigido entonces por Galinsoga, refería los recuerdos de la misma fecha, del año 36, escritos por una caterva de escritores más o menos conocidos.

Y uno de ellos, César González Ruano, transfuga del republicanismo, dice que aquel día se encontraba en Villefranche, en la Côte d'Azur, de Francia, en la casa de Raquel Meller. Y en la pudorosa « Vanguardia » relata el escritorzuelo que la artista vestía harto ligeramente, y que en sus afectos era una mujer **impulsiva, vehemente e incluso brutal.** Y allí estaba Ruano calmando las vehemencias de la ya muy madura, canzonetista.

Explica Ruano que aquel día 18 de julio de 1936, la pareja se había levantado muy tarde y que el día había pasado normalmente, pero que ya de noche alguien llevó la noticia de la sublevación en Africa. Raquel y Ruano — dice él mismo — reaccionaron formidablemente. Véase cómo, según propias palabras : « Sin decirme nada, Raquel bajó a sus bodegas y subió de ellas lo mejor que tenía: venerables coñacs y champañas ilustres. Y brindamos por todo aquello que nacía sin saber

Raquel Meller en sus buenos tiempos

nosotros cómo, ni siquiera dónde. **Nos emborrachamos de alcohol y de patria, de miedo y de esperanza.** »

Esa fué Raquel Meller.

En cuanto a su **gigoló** de turno, el tal Ruano, pasada la borrachera patriótica, cualquiera creería que salió rápidamente para España a defender **aquello que nacía.** Pues, no. El César de guardarropía salió... para Roma.

¡Que así fueron de bravos los intelectuales que se pusieron del lado de la sublevación fascista!

Serafí ROIG

Moción sobre la Alianza antifascista

DICTAMEN SOBRE EL APARTADO a) DEL 9° PUNTO

(«Examen de posibilidades para crear un organismo que aglutine a todos los sectores antifascistas no totalitarios, a tenor de lo que son posiciones orgánicas y la actual situación del problema»).

El Pleno Intercontinental de Núcleos de la C.N.T. de España en el Exilio, celebrado en Toulouse los días 25 de agosto de 1962 y sucesivos,

D E C L A R A :

Que el proceso de descomposición del régimen franquista, al empuje victorioso de la clase trabajadora, entra en una fase decisiva que hace imperiosa una clara toma de posición por parte de las entidades españolas de signo democrático y antitotalitario.

La C.N.T., consciente de esa situación que deja señalada y deseosa de que su actitud diáfana sea conocida por amigos y enemigos, reitera en todas sus partes las estipulaciones contenidas en el dictamen sobre ententes, aprobado por unanimidad en el Congreso de Limoges de 1961.

Hace notar, que en razón de sus fundamentos ideológicos, no colaborará de ningún modo a reanimar ni consolidar las estructuras del Estado.

En consecuencia, el Pleno de Núcleos de la C.N.T. de España en el Exilio, advierte que toda unión de fuerzas de oposición que no defina claramente sus objetivos netamente antifascistas, mediante una declaración expresa, no podrá contar con su participación activa.

De otra parte, entiende la C.N.T. de España en el Exilio, que resulta inútil toda unidad que no formule la voluntad de emprender INMEDIATAMENTE una acción de lucha en el Interior, que corresponda al deseo unánime de todos los españoles dignos de tal nombre, y singularmente al de la clase trabajadora de nuestro país, que no ha terminado de asombrar al mundo en su combate contra la tiranía.

Si esas condiciones primordiales fuesen aceptadas, y siempre sobre la base de que cualquier compromiso acabe cuando, después de derribada la dictadura, queden inicialmente aseguradas las libertades y derechos fundamentales del hombre, así como las colectivas que implican la de asociación, expresión, etc., etc., la C.N.T. trabajerá tesoneramente para facilitar la indispensable conjunción de esfuerzos.

El Pleno Intercontinental de Núcleos de la C.N.T. de España en el Exilio, espera que cada una de las organizaciones y partidos a los que se envía esta declaración, respondan con la misma precisión empleada por él, para que nuestro Pueblo y ese mundo, que ahora vuelve emocionado sus ojos hacia España, puedan conocernos y juzgarnos a todos.

Por la Ponencia, las delegaciones de : CHARENTE-POITOU, INGLATERRA, CANTAL-CORREZE. HTE-VIENNE, DIJON-NEVERS, ZONA NORTE, GIRONDE Y ALTOS Y BAJOS PIRINEOS.

Toulouse, 27 de agosto de 1962.

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Librería que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandia — el Servicio de Librería del «Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marte, Paris (X°).

FOLLETON DE « ESPOIR » Número 3.

LA C.N.T. y el porvenir de España

Por Abel PAZ

POR QUE SOMOS COMUNISTAS

No hay otro dilema : el que no realice un trabajo útil a la sociedad, no tiene derecho a disfrutar del esfuerzo ajeno. La cosa está clara.

Si en economía propiciamos generalmente el comunismo, no es porque este sistema sea consubstancial de la anarquía. Esta puede realizarse bajo diversos aspectos y arreglos económicos, individuales y colectivos. Proudhon la veía en el mutualismo ; Bakunin en el colectivismo ; Kropotkine en el comunismo. Malatesta previó la posibilidad de acuerdos mixtos y sobre todo en los primeros tiempos. Mella y Tarrida del Marmol, han propiciado la anarquía sin adjetivos económicos, lo que supone la libertad de experimentar o de establecer —a titulo de ensayo— lo que cada época y cada localidad, juzgase más conveniente.

Como se ve, la anarquía —más que un sistema económico— es un estado de espíritu, de superación moral y cultural ; una actitud frente a la vida y puede manifestarse en todos los sistemas económicos no monopolistas, porque en todos ellos, el hombre puede ser dueño de si mismo; reivindicar el dominio de la propia voluntad y rechazar la imposición externa.

Es, pues, un grado de perfección humana, que va dando los contornos a una nueva civilización, a una ética basada en la más alta acepción humana. Eso es un estilo de vida.

El anarquista, puede sentirse perfectamente anarquista con el estómago vacio; pero no es justamente con el estómago vacio que nos sentimos más a gusto. Queremos, por tanto, un régimen económico que se conjugue con la libertad, en que el disfrute de la vida y el bienestar, esté al alcance de todos.

De ahí que entendamos que, el comunismo libertario, sea el sistema de vida que propiciamos tras la revolución violenta, como punto de arranque para la era de la libertad.

Ya hemos dicho en otra parte, que el problema del hombre no puede resolverse nada más que en función del bienestar económico y moral y que ambas cosas, van necesariamente unidas para mantener el equilibrio de la sociedad. Si una de las dos falla, cojea; el equilibrio se rompe y entonces nace el antagonismo, la lucha y la guerra. La actual situación tiene esas características y por eso el hombre vive en guerra contra el hombre.

El bienestar económico y moral de un pueblo, no se cifra en que las arcas del Estado estén repletas, los graneros atestados y los almacenes llenos de comestibles, si existen soldados y policias que guardan celosamente los caudales del Estado, los graneros y los almacenes, defendiéndolos de los hambrientos que claman por vivir. El bienestar de los ciudadanos y campesinos se cifra en el equitativo reparto de las riquezas, de los bienes producidos por la colectividad. Se cifra en la limpieza de la ciudad, en el confort de las viviendas; en el aspecto saludable de sus moradores, en la armonia reinante por doquiera. El pueblo que haya alcanzado eso, puede decir que disfruta del beneficio de su trabajo.

Pero ese nivel de vida no hay pueblo que lo haya alcanzado. En la actualidad, a más de los bloques políticos encontrados, existen separaciones en zonas de pueblos llegados a un nivel superior, a costa de diversos factores y uno de ellos es el llamado : pueblos subdesarrollados. Inglaterra es un ejemplo viviente de lo que decimos. A más de las luchas obreras habidas, ha contado el gran beneficio obtenido por el capital en los pueblos colonizados y de ese beneficio, ha dado unas migajas al proletariado inglés, que ha mejorado su nivel de vida y con el cultivo del patriotismo, se ha convertido —de hecho— en un auxiliar del sistema imperante. El caso de Inglaterra se extiende a EE.UU., a Francia, etc...

Nosotros, pues, propiciamos un sistema económico que permita ese disfrute en relación directa al esfuerzo que realice el conjunto y no que descanse sobre bases falsas, como ocurre actualmente en los paises industrializados, en donde el confort aparente de la clase trabajadora, descansa sobre un esfuerzo cada día mayor de entrega a la clase explotada.

EL CREDITO

Si echamos una ojeada por cualquiera de esos paises nos encontraremos, cierto, con que el obrero goza de cierto confort tras los muros de sus viviendas; pero a costa de qué obtiene ese confort? Por el sistema que ha encontrado el ca-

INTERNATIONALE

QUERER NO ES PODER

«No se puede proceder en España en 1960 como en 1940.»

Plá y Deniel,
Cardenal Primado de Toledo.

Nos parecen muy significativas las citadas palabras de Plá y Deniel, las que dejan muy mal parado el conocido refrán: QUERER ES PODER que aquí se rebaja con aquello de «otra cosa es con guitarra...». El máximo representante de la Iglesia en España afirma que en 1960 no está el horno para tortas, como lo estaba en 1940. Y sin duda que por esta vez no miente. Ha sido mucha la rabia acumulada por el pueblo español frente al crimen sin nombre de su sangría colectiva, para que ni siquiera un cardenal primado pueda darse el lujo de desechar sus consecuencias ni su enorme importancia genital. ¡Ya quisiera nuestro cardenal que los de abajo *aguantasen sin respuesta un nuevo baño de sangre en 1960, como por la fuerza hubieron de resistirlo en 1940 y siniestros siguientes! No, no; querer no es poder, cuando no se tienen los medios, ni se está dispuesto a jugarse el todo por el todo. 1960 es tiempo de cuidarse, de vivir prevenidos, porque la Iglesia milenaria peligra y pudiera naufragar en medio del oleaje de un mar bravío popular. Por eso es que Plá y Deniel ha llamado a sus aliados a la recapacitación, la calma y el «realismo», para que vean, como él, las cosas como son y no como desearían que fuesen. Y al parecer anda buscando un Gardel que le cante la encíclica más apropiada a los tiempos que corren: «¿Te acordás, hermano, que tiempos aquellos...?». Pero Gardel pasó también de moda y es la propia voz de la Iglesia, ronca de sangre ibérica, la que debemos escuchar para sarcasmo de la dignidad humana.*

¿Cuál era el proceder de 1940 en España? Todo el mundo lo sabe: los afilados cuchillos del totalitarismo hitleriano-mussolinesco, manejados por frailes vestidos de falangistas y otros istas *españoles, eran bendecidos desde todos los púlpitos peninsulares y desde allí también se incitaban los bajos instintos del crimen contra los que pedían justicia, con el sádico fin de hacer eterna la noche de* los cementerios bajo la luna. *Eran los tiempos de orgía desenfrenada, cuyos maestros mayores de la danza macabra escondían su negra pasión bajo el manto del Crucificado. ¡Ah, qué tiempos aquéllos, hermano...!*

Franco era el interesado títere que aún es hoy; el ambicioso capaz de hacer cabeza sobre tanta maldad sin nombre; pero los resortes más firmes del exterminio de seres inocentes que pedían un poco más de respeto a sus vidas y haciendas, descansaban en los antros fatídicos mismos que hoy siguen teniendo como cabeza visible a Plá y Deniel y otros maestros de la traición y alevosía de su propia calaña. Estos ensotanados pretenden otra vez, por millonésima vez, ofrecernos gato por liebre. Pero, ¿existen todavía estúpidos dispuestos a tragarse el condimento católico-antifranquista? Es posible que los haya —la estupidez es una enfermedad incurable—, y en ello descansa la confianza de Pla y Deniel y los suyos. Pero nosotros creemos ahora que el cardenal no se equivoca: que 1960, para el caso, no es igual ni se parece a 1940. Y basados en esta creencia, afirmamos que bien pudiera salirle el tiro por la culata. Los anzuelos se tiran en las aguas del río y a veces no se pesca, con la agravante de que uno puede además mojarse... ir por lana y salir trasquilado. Nada más grato para nosotros que toda esa cáfila de ahitos en sangre obrera se ahogasen de una vez por todas en su propia salsa. Pero dejemos eso al tiempo.

Lo que importa señalar es el viejo doble juego de una Iglesia que pretende servir a Dios y al Diablo al unísono. ¿Es posible hacer eso a la vista y paciencia del mundo? Entendemos que no debería ser posible; que el mundo en su despertar está en la obligación de impedir que nuevamente la garra negra del catolicismo cerril y fanático se imponga en España, oculto en su nuevo ropaje liberal y demócrata. El menos avisado sabe que mientras la Iglesia tenga que ver con los asuntos de la economía y el desarrollo físico y moral del pueblo español, éstos bienes serán sencillamente inalcanzables allí. Viene de tan lejos la patente demostración diaria y seglar de esta verdad indesmentible, que estamparlo en letras de molde parece cosa de querer rayar el disco. Sin embargo, hay discos que deberían repetirse hasta el cansancio y éste es uno de ellos.

Cuando el pueblo en España tuvo la oportunidad de hacerlo, cada vez que la tuvo, expuso nítidamente, con hechos y con palabras, cual era su sentir nato al respecto de una Iglesia que pretendió y pretende seguir siendo propietaria absoluta de cuerpos y almas en la Península. Regir para beneficio propio y contra el bienestar de todos, los destinos y las vidas de 30 millones de españoles. Y si los españoles han dicho y puesto tantas veces en práctica la energía renovadora de su sentir, no vemos la razón de que Pla y Deniel, con todos sus acólitos en ínfima minoría, intente una vez más juntar el agua y el fuego.

La Iglesia debería conformarse con seguir hasta el fin unida a la palanca que durante 20 enormes años le ha servido para medrar y dominar a sangre y fuego con los anhelos más puros de sus sacrificados. Debería reconocer por una vez siquiera su calidad de roedora frente al naufragio de un régimen atroz que se avecina. Esta actitud tendría al menos la garantía de ser digna de un dios; la que pretende adoptar en estos instantes de prueba, no es digna siquiera del diablo, tomado en su representación más despreciable, la de inmundo batracio.

Querer, como lo hace Plá y Deniel, dar consejos de acomodo a los insaciables asesinos, escribiéndole, por ejemplo, como lo ha hecho, al ministro Solís, entre otras lindas cosas, lo siguiente: «Yo creo que V.E., Señor Ministro, es realista y verá muy claro que no se puede proceder en España en 1960 como en 1940», nos parece la actitud más baja y despreciable, no ya para un cardenal, sino que para el más cobarde y cínico de los individuos, pues dichas palabras, tomadas en el verdadero sentido y fondo que persiguen, representan la mayor ofensa al recuerdo de las víctimas inmoladas por el nefasto régimen franquista, ya que persiguen favorecer un cambio de casacas que permita la vuelta a las andadas, borrón y cuenta nueva para agigantar el débito.

Cosme PAULES.

GEROE (Pedro)

Figura siniestra, de amargo recuerdo para cuantos antifascistas pasaron por las chekas comunistas. Se le atribuye el asesinato de Nin. Como a cada puerco le llega su San Martín, hoy Geroe ha caído en desgracia, envuelto en el proceso de desestalinización. ...Quien a hierro mata a hierro muere.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

Recordamos a todas las Secciones y a los afiliados en general, que las señas del Consejo Nacional de S.I.A. son 85, rue de la Concorde - Toulouse (H.-G.).

Los giros deben ser todos enviados al C.C.P. nº 1230-50, Solidarité Internationale Antifasciste — Toulouse (H.-G.).

Si los compañeros y las Secciones tienen en cuenta lo que acabamos de significar, se simplificará considerablemente el trabajo del Secretariado.

Libres opiniones

ANTE TODO SOMOS ANARQUISTAS

Queremos, antes de nada y también antes de que sea tarde, dejar bien sentada cual es nuestra posición, en tanto que anarquistas, con respecto a la lucha que el pueblo español sostiene por su liberación. No queremos que nadie se llame a engaño, ni juegue con lo que, si bien pueden ser sus deseos, no son realidades. Tal vez haya alguien que pueda albergar la esperanza de que los anarquistas hagamos dejación, abandonemos, aunque no sea más que circunstancialmente, lo que son características particulares nuestras, en aras a ciertas uniones, a la formación de ciertos conglomerados que pudiesen ofrecer una solución de cambio de régimen en España y un fin a la tragedia que estamos viviendo.

Tal vez se especule con el dolor, con la miseria, con el hambre, con los sacrificios que nuestros hombres soportan.

Tal vez se piense que, desilusionados con tantos descalabros y amargados por una espera tan larga, estemos prestos a aceptar cualquier solución que se nos ofrezca.

Pues bien, decimos que no; que no claudicamos. Que nada de todo lo acaecido y sufrido nos arredra ni nos acobarda. Somos conscientes del papel que los anarquistas tenemos que jugar en el mundo y tenemos la convicción de que debemos luchar hasta el fin, siempre por el mejoramiento de la humanidad y por la transformación de la sociedad actual en una sociedad anarquista.

No hemos sido nunca amigos de componendas. Somos amigos de la verdad y de la claridad. A tenor de ello, decimos que el problema no se circunscribe a franquismo, monarquía o república. Nuestras concepciones sobre lo que debe ser la convivencia humana, son, de sobra, por todos conocidas. No hipotecaremos en ningún momento ni una sola de sus partículas. Circunstancialmente, tal y como en múltiples ocasiones lo hemos hecho, podemos marchar con todos aquellos que, sinceramente, luchen por la libertad del pueblo español y por sacarle de las garras de aquellos que le sojuzgan y martirizan. Pero ahí se termina nuestro compromiso. Y nos enfrentaremos con todo aquel hombre, partido u organización, que, desde el poder o desde la calle, e invocando cuantas razones y necesidades se le ocurran, trate de coartar una sola de las partículas de los derechos del pueblo, de privarnos de nuestro derecho a difundir y luchar por nuestras ideas.

No hay gobiernos buenos y malos. Todos los gobiernos son, los unos malos y los otros peores y por lo tanto, consecuentes con esta opinión y fieles a nuestros principios, no puede haber nadie que se extrañe ni pueda llamarse a engaño. de que los anarquistas sigamos por nuestros fueros y planteemos la lucha de acuerdo con lo que son nuestros métodos y nuestras tácticas consustanciales.

Que nadie se haga ilusiones. Que ningún equipo de escaladores del poder, se forje la idea de que, una vez desaparecido Franco y sus secuaces; de que, una vez el fascismo derrocado (y decimos fascismo y no franquismo, ya que, muchos de los que circunstancialmente se titulan antifranquistas, fueron fascistas ayer y fascistas siguen siendo hoy) nos vamos a echar a dormir y que con el sonsonete de la «reconstrucción de España» se nos van a limar las uñas. Sólo el trabajo productivo liberado de la explotación, es lo que levanta y reconstruye un país. Es nocivo todo el «trabajo» y el «esfuerzo» de aquellos que, bien apoltronados en las butacas ministeriales, se comen el sudor de los productores esclavizados.

Cada cual es dueño de pensar lo que quiera y como quiera. Está en su perfecto derecho. Pero en nombre de ese mismo derecho, que a nadie coartaremos, no permitiremos nunca, ni hoy ni mañana, como tampoco lo permitimos ayer, que nadie nos prive del nuestro. Tampoco permitirá el pueblo español que se le deniegue el suyo. Le conocemos. Sabemos que su savia es esencialmente anarquista. Junto al pueblo, de acuerdo con nuestras aspiraciones, lucharemos con denuedo por implantar en España una sociedad anárquica.

Marcharemos unidos con todos aquellos que luchen contra el régimen que yugula las libertades del pueblo español, en tanto que las aspiraciones de aquéllos no sean un obstáculo ni un freno a las nuestras.

Somos, pues, claros. Advertencia leal es la nuestra. Somos antifascistas, pero lo somos porque somos anarquistas.

V. TUDELA

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs :
P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

pitalismo, para dar salida, primero a sus productos y atar después a las clases laboriosas, es decir el sistema crédito. Por el crédito, el obrero puede adquirir un automóbil, una nevera eléctrica, una maquina de lavar, un aparato de televisión, hacerse una casa, etc... Pero los créditos hay que pagarlos y para eso es preciso tener dinero. De haber poseido dinero contante, el obrero no hubiera comprado a crédito, sino que hubiera pagado y asunto resuelto; pero no es así y por lo tanto —a sus mil formas complicadas de vida— añade una más que lo ata más fuertemente al banco de la esclavitud.

Por el sistema de crédito, se alimenta todo el rodaje mercantil y capitalista. La actual sociedad, descansa sobre bases completamente falsas y una de ellas es el crédito. Sin ir más lejos, lo hemos visto en nuestro país, al poner en marcha el plan económico que impuso un reajuste de la moneda y los bancos hicieron suspensión de pagos. ¿Cuántos pequeños fabricantes, comerciantes, tenderos no naufragaron de la noche à la mañana?

El crédito para el obrero es la venta de su dignidad. El obrero no tiene otro recurso para pagar el crédito que sus brazos, su fuerza y su inteligencia, pero sus brazos, su fuerza y su inteligencia, están sometidos a la oferta en el mercado del trabajo. Si la población aumenta y las fuentes de actividad industrial y laboriosa no marchan al unísono con el aumento de la población, se produce una crisis de empleos, es decir el paro obrero. En igualdad de condiciones, entre un obrero de cincuenta años y otro de treinta, el burgués elige al más joven, al mejor dotado.

El crédito, pues, está sometido a esa ley: El paro. El obrero vive sobre ascuas, pendiente —no solamente del sustento— de los suyos — sino del pago de aquello que adquirió para su confort que se traduce más bien en su esclavitud. Bajo ese temor, rompe el lazo de unión de sus compañeros y soporta vejaciones de los burgueses, de los encargados. Por el crédito, hipoteca su conciencia y su dignidad, realizando jornadas excesivas de 60 o más horas por semana. A ese precio, el obrero de los paises más avanzados ha obtenido un confort.

El bienestar, pues, de la clase obrera no existe dentro del actual sistema. Es por ello que nosotros deseamos romper, quebrar este mundo para buscar un régimen igualitario, justiciero, en el que la abundancia —o sea la cómoda satisfacción— esté al alcance de todos. Es por esto que queremos una economía que garantice la vida a todos con un mínimo de esfuerzo.

DE LA PENURIA A LA ABUNDANCIA

Por pobre que sea un pais, por ingrato que sea un pueblo, por difícil que sea un clima; existen —pese a ello— fuentes de riqueza cuya justicia en su disfrute existe en su justo reparto, en su administración y aprovechamiento. La pobreza es más pobreza cuando, radicalizada en una parte, se decanta en la abundancia sobre otra. La ingratitud del pais, se hace más sentir, cuando nada se hace por combatirla. Y eso es lo que, en realidad, ocurre en nuestro pais, aceptando el discutible criterio, avanzado por algún economista, sobre la pobreza e inclemencia de nuestro clima.

Aun en el supuesto de que, la idea de transformar España en un vergel, fuese una idea utópica, ello no quita valor a nuestra teoria sobre el reparto de los bienes nacionales de forma más razonada y equitativa. De este principio de equidad partimos nosotros para asegurar que, si los bienes naturales y las materias producidas, se ajustaran a una administración, que sólo tuviese por principio y norte, la satisfacción material y moral de la colectividad, sólo teniendo en cuenta la administración útil de las fuerzas naturales y humanas, y no tuviera carta de privilegio la holgazaneria, entonces, volvemos a afirmar que, sin ser España un vergel, sería —sin lugar a dudas— un lugar de tranquilidad, de sosiego y de satisfacción; pues el sosiego se alcanza cuando —aun viviendo con austeridad— se ve esa austeridad por todas las partes. Nace la intranquilidad cuando existe el abuso en una de las partes de la colectividad en detrimento de la otra.

Sin embargo —como iremos demostrando al través de nuestro trabajo— veremos que, la aparente pobreza de nuestro suelo nace de la mala administración del mismo; que la situación de nuestra industria sigue adoleciendo de los mismos males y que el problema de España radica en un cambio de estructuras económicas y morales en donde —a través de ellas— se pueda conjugar armoniosamente, el consumo de las necesidades biológicas en su grado más elevado, es decir: el uso armonioso del pan y de la libertad a un mismo tiempo.

Queremos, pues, que todos los seres humanos gocen del derecho al disfrute, resultado de un trabajo responsable y consciente. Para ello es indispensable un régimen de libertad en la igualdad. Ahora bien, aun reconociendo que un régimen de igualdad, aun en la miseria, es más justo que el arbitrario, nosotros aspiramos, no a la pobreza, sino a la abundancia, para poder vivir bajo el signo del comunismo libertario.

(Continuará.)

DE TOUT ET POUR TOUS

EL 19 DE JULIO EN EL BRASIL

Por primera vez, en Porto Alegre, fué conmemorada la fecha del 19 de Julio con un acto público, cuya organización estuvo a cargo de la «Casa de Cervantes», dependencia de la Sociedad Española de Socorros Mútuos. En el acto, que contó con la asistencia de bastante cantidad de españoles, exilados y no, y de naturales del país, intervinieron Isidro Vila, de los españoles antiguos residentes; el compañero José Pujol, exilado político; el diputado socialista estadual. Cándido Norberto y Synval Guazelli, diputado estadual, jefe de la minoría de la U.D.N., en la Asamblea legislativa. Ostentó la presidencia de honor, a propuesta del compañero Pujol y por aclamación de los asistentes, el compañero Puig Elías, y la presidencia efectiva el antiguo residente y ex cónsul republicano, Antonio G. Erito, presidente de la Sociedad Española.

El Sr. Vila, en su intervención, historió las actividades que los residentes en Porto Alegre, durante la guerra civil española, realizaron en pro del pueblo español y las persecuciones que ello ocasionó, a causa de vivir bajo una dictadura favorable a la causa franquista. Se extendió en consideraciones sobre la destrucción de los valores morales, lo que trajo como consecuencia el triunfo de la barbarie, representada por los fascismos, primero de Europa y después, por la influencia del viejo mundo, en toda América. Rindió homenaje a los luchadores que ofrendaron su vida en holocausto de la libertad y pidió no olvidar que la sangre derramada exige de nosotros, los que vivimos. una prosecución de la batalla, hasta alcanzar los objetivos por los que se sacrificaron, dando así una prueba de continuidad ideológica y de consecuencia de propósitos.

A continuación intervino el compañero Pujol, manifestando sus congratulaciones con los organizadores por el significado representativo de este primer acto celebrado en Porto Alegre. Historió las causas que motivaron el 19 de Julio y deshizo en forma clara, las leyendas propagadas por el franquismo como justificativas del levantamiento militar. Expuso el desarrollo de los principales acontecimientos de la guerra y de su alcance internacional, así como la labor preparativa que realizaron los elementos militares, eclesiásticos y falangistas, de acuerdo con Mussolini e Hitler. Pidió a los diputados presentes su intervención, en la Cámara Legislativa, presentando una moción de repudio al franquismo, como atentatorio a los principios de dignidad humana y a la libertad y de solidaridad al pueblo español. Dió cuenta de la capacidad y madurez demostrada por el trabajador español al reorganizar la producción, la distribución y la lucha contra los sublevados el 19 de Julio, cuando todo sufrió las consecuencias de un abandono casi total, por la deserción de quienes estaban comprometidos con los militares.

A continuación usó de la palabra el diputado socialista Cándido Norberto, adhiriéndose al significado del acto y manifestando su entera predisposición a a cuanto signifique acción contra cualquier dictadura, sea ésta de habla española, portuguesa o rusa y esté situada en la latitud geográfica que sea. Aceptó la sugerencia del compañero Pujol, sobre la moción de repudio al franquismo, a presentar en la Asamblea Legislativa y se comprometió a realizarlo en la primera ocasión favorable, considerándolo como un deber de hombre que lucha por la libertad. Manifestó que el escuchar la exposición hecha por Pujol. sobre las fuerzas que prepararon el levantamiento fascista español y las circunstancias que rodearon a los mismos, comprobó que iguales circunstancias se están dando en Brasil y de ello se deduce que, en este país, habrá una repetición del 19 de julio español, si bien la reacción del pueblo carecerá del vigor social que caracterizó a aquél, por la carencia de la fuerza impulsora de las organizaciones obreras que, en el Brasil, están faltas de contenido de base. Dijo no ser esta la primera vez que interviene en favor del pueblo español ofreciéndose para continuar su actitud, por considerarla como única digna de quien, de su vida y conducta, hace honor al derecho de vivir libre con merecimiento.

Como último orador intervino el diputado Synvel Guazelli. expresando su satisfacción por la ocasión que se le brinda, de poder expresar su adhesión a un acto de repudio a la tiranía española.

Estableció el parangón existente entre el pueblo riograndense y el español, en la lucha por la libertad y la independencia, pues el primero, en 1835 y durante diez años, sostuvo una guerra, conocida por la Revolución Farrapilla, contra la monarquía entonces existente y en pro de una República, culminando con el establecimiento de la misma, bajo el nombre de Piratiní, la que tuvo gran ascendencia en el resto del país e incluso repúblicas circunvecinas. Destacó que en esta Revolución colaboró personalmente, con su inteligencia e intrepidez, Giuseppe Garibaldi, el héroe italiano, lo que demuestra que la solidaridad y el ansia de libertad no reconocen ni pueden sujetarse a líneas demarcadas como fronteras geográficas, por ser universal el sentimiento de lucha por la dignidad en el vivir.

Hace un canto a la gloriosa resistencia del pueblo español en su heroica lucha contra el totalitarismo dominante, pidiendo a los presentes ser considerado como un soldado más en las filas de la mencionada resisencia, prometiendo colaborar en la Cámara, con el diputado Cándido Norberto, para la consecución del repudio al franquismo por parte de la misma.

Finalmente el presidente, señor Erito, dió por cerrado el acto, haciendo votos para que el 19 de Julio próximo pueda ser celebrado en España, con la libertad que todos deseamos.

CORRESPONSAL.

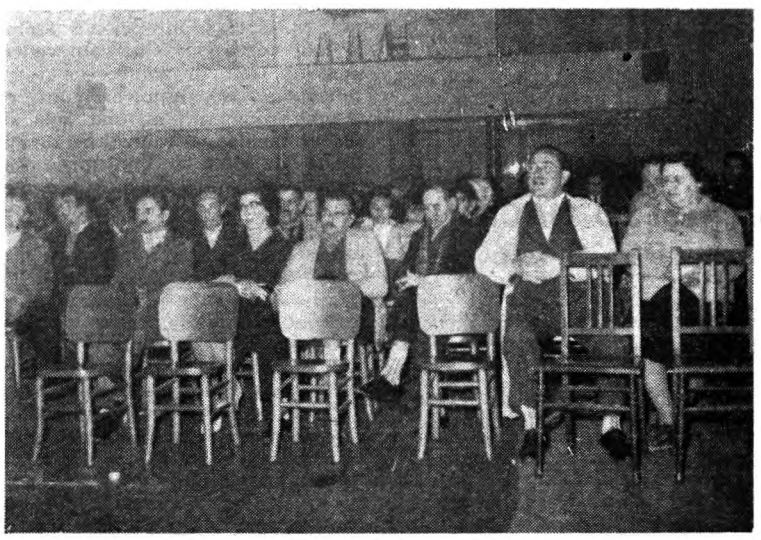
★

En Porto Alegre celebróse asimismo, en la misma fecha, una exposición de periodicos de nuestra guerra, cedidos, para tal fin, por Edgard Leruenroth. Esta Exposición recibió gran número de visitantes, tanto de la colonia española como de naturales del país.

EL MITIN DE PORTO ALEGRE

La mesa y los oradores : El Dr. Pujol en el uso de la palabra.

EL MITIN DE PORTO ALEGRE



Un aspecto de la sala.

Acabamos de recibir :

«Refranero español», 3,50 NF.

«El anarcosindicalismo en el Perú», 1,00 NF.

«Manual del aspirante a intérprete de cine», 4,00 NF.

«Poeta en Nueva York», Lorca, 10,00 NF.

«Ensayos», Unamuno, 40,00 NF.

«L'esglesia contra la República», Comas, 30,00 NF.

«Mi politica», Gordón Ordas, 1 tomo, 15,00 NF ; II tomo, 20,00 NF.

«Jardin de Acracia», Solano, 2,00 nuevos francos.

Pedidos a nuestro Servicio de Librería.

LECTURAS COMENTADAS

En «Arriba» del 29 agosto próximo pasado, ha aparecido un articulo, titulado «El verdadero problema», del que extraemos los siguientes párrafos :

«La misma hora, que marcó el definitivo hundimiento del Ejército rojo marcó también el hundimiento y desaparición de las Centrales Sindicales U.G.T. y C.N.T., instrumentos de lucha de clases que se habían atribuido la defensa exclusiva de los intereses de los trabajadores españoles. Para la demagogia, y tal vez para algún derechista fuera del mundo actual y de sus realidades, pareció que, desde entonces, el proletariado español había quedado desamparado y en manos de la reacción. Pero no fue así, ni mucho menos. Desde el primer momento el Movimiento y el Estado, haciendo honor a la aceptada doctrina revolucionaria que caracterizó su nacimiento, han centrado lo más vivo de sus preocupaciones en los problemas sociales, en el nivel de vida de las masas trabajadoras y en la justicia social ; preocupaciones y afanes que encontraron su expresión máxima en la afirmación del Caudillo : «Estamos en la era de lo social».

Sin elementos de presión de ninguna clase, sin U.G.T. ni C.N.T., sin la actividad de socialistas ni comunistas, sin la F.A.I. y sin «redentores» de ninguna clase, los trabajadores españoles fueron decididamente protegidos; se legisló para ellos, y dentro de la realidad económica española, con la cual no se puede jugar, puesto que es la base de toda mejora, las condiciones laborales del pueblo alcanzaron un nivel muchas veces superior a las mismas posibilidades del momento; posibilidades que fue preciso alcanzar a costa de un gran esfuerzo general, en el que participó toda la comunidad, y dentro del cual algunos núcleos, la clase media especialmente, aceptaron sacrificios en beneficio de los peor dotados o económicamente más débiles.»

Los sacrificios «aceptados» por la clase media y el proletariado, no los han compartido en España la burguesía, la aristocracia, el clero, el Ejército y toda la gama de fuerzas armadas, pretorianos del régimen.

La ausencia de las sindicales la han sentido fuertemente los obreros españoles, encuadrados por la fuerza en las corporaciones fascistas conocidas con el nombre de Sindicatos verticales. Por eso hoy el proletariado español se agita y suple con la organización espontánea de sus protestas y la formulación de reivindicaciones, la carencia de armas sociales a que le condenó el régimen franquista.

¡Y esto no hace más que empezar, amigos!

⁂

Don Salvador de Madariaga ha publicado en «The Spectator», de Londres, un articulo en el que hay algunos atinados juicios y otros que no lo son tanto.

«Hay una serie de rasgos que distinguen la dictadura española de otros regímenes similares. Está completamente vacía de toda ideología. Cada vez que la Falange trataba de imponer la suya (una mala tradución de la nazi alemana o de la fascista italiana) el dictador dejábala de lado. A lo sumo se limitaba a llevar su ideología con una base particular, como utilizaba la camisa que la simbolizaba. Franco era nazi con Hitler, fascista con Mussolini, demócrata (aunque con una diferencia, con Dulles) y mañana sería marxista con Kruschev si las circunstancias lo exigieran. En el fondo, Franco no es más que un franquista.

«Uno de los errores más comunes en Occidente es el de pensar que Franco constituye un valladar contra el comunismo. No había peligro comunista en España cuando el Ejército se sublevó en 1936. El peligro comenzó después de empezar la guerra civil, y desde el final de la guerra la actual situación ha sido exactamente el reverso de lo que generalmente pretende ser.

«La manifiesta conducta criminal de los comunistas en España durante la guerra civil eliminó las posibilidades del partido comunista. Incluso cuando el pueblo español vio que Franco iba siendo admitido gradualmente en el sistema occidental, el sentimiento anticomunista se mantenía fuerte. En este momento, sin embargo, el régimen comenzó a complacer a Moscú. Adoptó la costumbre de presentar como «comunistas» a todos los adversarios que caían en sus manos. Como se detestaba universalmente al régimen, el partido comunista pudo recoger la cosecha de prestigio que le facilitaban las autoridades españolas.»

Lástima que también diga Don Salvador :

«Y ahora en cuanto a las consecuencias. La principal característica política del pueblo español es una tendencia a la anarquía. Franco es una especie de superanarquista : su conducta es completamente personal y caprichosa. De lo que se sigue que el régimen es desastroso para la salud y estabilidad de las instituciones. Las tres instituciones más fuertes de España eran el Ejército, la Iglesia y los Sindicatos. El régimen ha corrompido al Ejército, ha comprometido a la Iglesia y ha desorganizado completamente los Sindicatos. Esta conducta superanárquica es uno de los factores que llevan al país al comunismo.»

¿Podría decirnos D. Salvador de Madariaga, hombre culto e ilustrado —de ello tiene por lo menos la fama— qué entiende él por anarquistas, anarquía y anarquismo? ¡Porque a estas alturas, que un escritor como Madariaga, aplaudido a rabiar por los anarquistas de Toulouse en el Cine Espoir hace poco más de un año, nos salga llamando a Franco super-anarquista, hay como para preguntarse si estamos dormidos o despiertos !

Si es paradoja puede pasar, ¡pero a tal extremo llevada...!

CONFESIONES DE PARTE

Reproducimos de «Arriba», de Madrid, órgano de Falange, la siguiente información :

«OVIEDO (Crónica de nuestro corresponsal). — Mientras en las zonas del Caudal y del Aller los mineros están dando una prueba d sensatez, por lo menos hasta la fecha —puesto que la autoridad gubernativa no ha tomado medidas en las últimas cuarenta y ocho horas—, en la cuenca del Nalón, en algunos pozos el rendimiento de producción ha sido bajo. En vista de ello ayer tarde se han clausurado las explotaciones mineras siguientes : Pozos del Fondón, con 847 obreros, y «Mosquitera II», con 714, de Duro Felguera; «Pumarabule», con 917, de Langreo y Siero; Minas de Respinedo, con 60, y Carbones de Langreo, con 523. En estas explotaciones trabajan 3.233 obreros que unidos a los 8.162 de las minas y pozos citados en días anteriores, hacen un total de 11.275, de los 43.500 que corresponden a la plantilla total minera de la provincia.»

Son 11.275 mineros lanzados al paro forzoso y al hambre. El régimen franquista está cavando su propia fosa.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

JIRA REGIONAL EN PELISSANNE

(Chateau de la Barben)

De nuevo la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio organiza una gran Jira Regional para el domingo, 16 de septiembre. Los éxitos ambientales y de concurrencia de las celebradas en el transcurso del año en Cabrières **d'Avignon**, Hyères e Istres, las solicitadas peticiones de compañeros y simpatizantes, nos han inducido a organizar otra Jira.

El lugar escogido es magnífico. El histórico Chateau de la Barben, situado a unos tres kilómetros de Pelissanne. su llanura esplendida rodeada de pinos y arboleda, su agua mineral y el riachuelo al lado, ofrecen a todos los amantes de la naturaleza un sitio de reunión insuperable.

No dudamos, en consecuencia, que todas las Federaciones Locales, sus afiliados, familiares y simpatizantes, organizarán viajes colectivos, acudiendo numerosos y como de costumbre, a la concentración confederal y libertaria.

En la Jira, además de las correspondientes diversiones, se instalarán los altavoces que permitirán la organización de un agradable Festival artístico y la consiguiente Charla educativa.

¡FF.LL., compañeros: todos, absolutamente todos, a la Jira Regional de Provenza, para demostrar que la C.N.T. y el Movimiento Libertario son algo más que unas simples iniciales!

El Secretariado.

F. L. DE OULLINS

Se convoca a todos los afiliados para que asistan a la asamblea que tendrá lugar, según acuerdo de la anterior, el domingo, día 23 de septiembre, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre, situado en la rue Montesquieu.

Dado que los temas a tratar revisten particular importancia,, es de aconsejar que no se deje de acudir.

F. L. DE MONTPELLIER

Por acuerdo de su última asamblea se comunica a todos los afiliados a esta Federación Local qeu las asambleas tendrán lugar en lo sucesivo los domingos por la mañana en lugar de celebrarlas los sábados por la noche como se venía haciendo hasta la fecha con vistas a que puedan asistir a ellas los compañeros que viven lejos y los que les gusta dormir.

GRAN MITIN FRANCO-ESPAÑOL

DOMINGO, DIA 16 DE SEPTIEMBRE
a las 9 y media de la mañana
en el Palacio de los Deportes, Place Dupuy, TOULOUSE
ORGANIZADO por la C.G.T.-F.O. y la C.N.T.F.
EN SOLIDARIDAD
CON LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES

Patrocinado por la Unión General de Trabajadores y la Confederación Nacional del Trabajo en el exilio.

En el que tomarán parte :

Georges DELPECH (C.G.T.-F.O.)
André ARRU (C.N.T.F.)
Federica MONTSENY (C.N.T.E.)
Pascual TOMAS (U.G.T.)

¡OBREROS FRANCESES Y ESPAÑOLES! ¡ANTIFASCISTAS, AMIGOS DE LA LIBERTAD! ¡ACUDID TODOS!

Suscripción pro-España oprimida

Suma anterior	4.833.596
C.R. del Ariege	36.750
C.R. de Rhone-Loire	35.000
C.R. de Dijon - Nevers	7.970
C.R. de Orleans	30.000
C.R. de Savoie-Isere	10.000
Total	4.953.316

FEDERACIONES LOCALES

Suma anterior	6.816.050
Baga, B. Martinez, del Núcleo de Argentina	3.215
Grupo «Tierra y Libertad» de México	31.320
F.L. de Grenade : R. Serra, 2.000 fr.; Soler, 300; Ortiz, 500; Otal, 1.000; J. Alarcón, 500; J. Garcia, 500; C. Ortiz, 200; C. Salavera, 1.000; A. Martin, 1.000; Lopez, 1.000; S. Barroso, 500; A. Moreno, 1.000; J. Perelló, 300; M. Monsón, 300; D. Ros, 500; T. Guzmán, 500; D. Sanchis, 300; V. Plana, 500; Berlanga, 500; P. Calderón, 500; A. Garcia, 500 y J. Plana, 2.000. Total	15.400
F.L. de Fumel	32.800
F.L. de Poitiers	29.607
F. L. de Villefranche (Rhone)	10.000
F.L. de Clermont-Ferrand	8.640
F. Rubio, J. Martinez, J. Fons y F. Dominguez, de Agen	8.000
Antonio Turón, de Cazeres	1.000
Miguel Linares, de Cazeres	1.000
Salvador y Pedro Pujol, de Nevers	2.000
F.L. de Montluçon	10.600
F.L. de Valence d'Agen: Antonio Dominguez, 1.000 fr.; V.M., 1.000; Magdalena, 1.000; Orduña, 500; Berlanga, 500; Sánchez, 500; Juan Martinez, 1.000; Canet, 500; Tosas, 500; Olivares, 1.000; Arjol, 1.000; Salvador, 1.000; Teófilo, 1.000; Urbes Marro, 500; Hilario Martin, 500; Carreras, 500 y Antonio Risco, 1.000. Total	13.000
F.L. de Rive de Gier	3.000
M. Visar, de Agen	2.000
Gil, Martinez y Varas, de la F.L. de Chateauneuf	3.000
F.L. de Orleans	7.000
J. Gil, de Rousset (B. du Rhone)	1.000
C. Quesada	1.000
F.L. de Albi	9.900
Garcia José, de Annonay (Drome)	500
F.L. de Valence d'Agen: Teresa, 1.000 fr.; Miguel, 500; Rosa, 1.000; Vigier, 500; Mariano, 1.000; Durrat, 1.000; Modesto, 500; Conchita, 1.500; Passamon, 300; Fernando, 1.000; Maniere, 200; Marchessea, 500; Sabaté, 1.000; Toules, 1.000; Casas, 1.000; Alveres, 1.000; Justo, 500; Clau, 500; Cortés, 100; Sistac, 200; Organista, 200; Lozano, 500; Calvo, 1.000; Marco, 500; Parente, 500; Josefina Sans, 600; Devaude, 500; Juan Dominguez, 500; Larón, 500; Sánchez, 100; Leocadia, 100; Reguera, 100; Melchor Novella, 1.000; Fernando, 100; Julian, 500. Total	21.000
F.L. de Imphy	7.000
J. Gainzarain, de Jegun (Gers)	300
F.L. de Carcassonne : F. L., 6.560 fr.; Antonio Valls, 1.000; J. Dueñas, 1.000; Antonio Ordoñez, 500; Un simpatizante, 500; José Benet, 440. Total	10.000
F. L. de Carcassonne : Gregorio Ferrer, 2.000; P.G., 5.000; X.X.X., 3.000; Un grupo de compañeros, 21.350. Total	31.350
F.L. de Lavardac : Salvador André, 200 frs.; Delpuch André, 200; Jolle Paul, 100; Sain Sao Zobo Girbert, 100; Garabos Pierre, 100; Laberi Georgette, 100; Gaver René, 100; Trenquecoste Louis, 150; Tesie André, 150; Candelon Yves, 150; Buffa Armand, 100; Dupeyre Marcel, 200; Martinez Alfonso, 500; Paite Gaza, 200; Gaza, 100; XX, 1.000; XX, 300; XX, 500; XX, 500; XX, 500; XX, 250; XX, 200; XX, 500; XX, 200; XX, 500; XX, 500; XX, 200; XX, 200; XX, 200; XX, 500; Un español, 500; F. Fernández, 1.000; J. Esteves, 1.000; Casimiro Ambrós, 200; Carmen Muñoz, 500; Magdalena Muñoz, 300; Maria, 300; A.G., 500; X, 500; Manolo, 400; Paquita, 500; Carlos J., 500; Juanito G., 500; Tino D., 2.000; Juanita, 400; Francisca, 400; J. Boto, 500; V.Y.T., 900; Purin, 300; Sisca, 300; R. Peña, 500; J. Páez, 3.000. Total	24.527
F.L. de Nantes : L. Dorroso, 300 fr.; J. Reyes, 300; E. Tortosa, 2.000; Torres, 1.000; Corominas, 1.000. Total	4.600
Familias Fonfria y Gambau, de Beaugency (Loiret)	5.000
F.L. de Elne	3.620
F.L. de Labastide de Rouairoux	8.500
Juan Valero y Cristóbal de Labastide de R.	1.500
F.L. de Chalabre (Aude)	5.500
F.L. de Royan : San Pedro, 2.000 fr.; Claveria, 1.000; Un francés, 1.000; R. Morales, 500; A. Solano, 500; J. Sicar, 1.000; Total	6.000
F.L. de Villeneuve sur Lot (Vicens)	3.000
F.L. de Castelnaudary : A. Camacho, 1.000 fr.; Un andaluz, 500; F. Rubio, 500; Marti, 500; J. Cobos, 1.000; R. Griñó, 1.000; J. Téllez, 1.000; M. Gracia, 1.000; B. Gracia, 500; B. Garrofé, 200; T. Merino, 500; Un maño, 500; M. Medina, 500; Compañero X, 500. Total	9.200
F.L. de Givors-Chasse	6.000
F.L. de Istres	8.000
F.L. de Macon : A. Cabrero, 2.000 fr.; A. Marcos, 3.000; F. Miranda, 2.000; F. Perello, 1.500; F. Gascon, 2.000; J. Martinez, 3.000; J. Hosta, 500; J. González, 3.000; J. Bernard, 2.000; M. Toledo, 2.000; M. Costés, 2.500; M. Giménez, 1.000; R. Gallardo, 1.000; V. González, 2.500; G. Durán, 2.000; A. Labarta, 350; Camacho, 500; J. Garcia, 500. Total	31.350
V. Santidrian, Souillac (Lot)	3.000
F.L. de Niza : Ruju y Maglione, 5.900 fr.; Planas, 1.000; Barba, 1.000; Olive, 500; Granada, 500; Blanch, 500; Castaño, 500; Azorin, 500; Salvador, 1.000. Total	11.400
F.L. de Auzat (Ariege)	6.800
F.L. de Burdeos	25.170
F.L. de St. Etienne	34.000
F.L. de Grenoble	24.200
F.L. de Grenoble : Delgado, 1.000 fr.; Machado, 500; Muzas (Padre), 500; González, 1.000; Lafragueta, 1.000; Morchon, 1.000; Muzas (Hijo), 500; Sasal, 500; Garciafre, 500; Palomares, 500; Machado, 500; Rios, 500; Morchon, 500; Rodriguez, 500; Espinosa, 500; Muzas (Hijo), 500; Diaz, 500; Machado, 500; Berbel, 500; Lafragueta, 500; Muzas (p.), 500; Muzas (h.), 500; Palomares, 500; Sasal, 1.000; Espinosa, 500; Uno de Albre, 1.000; Una de Cullas, 500; Uno de Cañico, 500; Uno de La Loma, 300; Uno de la Alhambra, 400. Total	17.700
F.L. de Toulouse : Bardi, 1.000 fr.; XX, 1.000; Fabregat, 500; Sierra, 500; Prades, 500; Vázquez, 500; Arias, 1.000; Nogales R., 500; C. Alvarez, 1.000; P. Sos, 100; R. Ibáñez, 500; Blanco, 1.000; Ariso, 500; J. Castro, 1.000; F. Alvarez, 1.000; Vilarrupla, 500; Alegre, 2.000; M., 1.000; Boris, 500; Uno, 1.000; B., 500; Arteaga, 1.500; Floreal, 1.000; Bernal, 500; Escario, 500; Uno, 500. Total	20.100
Miron E., de Avignon	1.000
F.L. de Pamiers	1.000
Ameyugo, Flozar y X., de Pamiers	2.300
F.L. de Givors Chasse	30.000
J. Bassons	500
Ramis, de Riberac (Dordogne)	500
F.L. de Levignac	2.300
Bernal Julian, de Evreux	1.000
Total	7.377.449

RESUMEN

C. de Relaciones	4.953.316
Federaciones L.	7.377.449
Total recaudado hasta el 16-6-62	12.330.765

PARADERO

Se desea saber de urgencia el paradero o dirección del compañero Jaime Montaner de la Barriada de Sarriá, Barcelona. Quien sepa su dirección puede comunicarla al compañero Guirao, 11, rue de la Viclette - Albi (Tarn).

El Festival del día 22 de julio en Toulouse

La tarde del domingo 22 de julio, en el mismo Palais des Sports donde se había celebrado el mitin internacional por la mañana, celebróse por la tarde un magnífico festival organizado por S.I.A.

El programa era excelente, y el resultado superó cuanto se había previsto, lo mismo en materia de asistencia de público que por la calidad del espectáculo.

Todos los artistas se superaron a si mismos. El presentador, Montiel, estuvo literalmente irresistible de gracia, por sus ocurrencias y por sus salidas, que divertian al público y que además daban casi siempre en el clavo.

Juan Rambla encantó a los entendidos con su recital de acordeón; José Rios nos transportó a México con sus canciones; los Martinez, interpretando canciones regionales, estuvieron sencillamente admirables; Maria Cardó, con sus canciones modernas, emocionó y divirtió al público; Juanito Moreno y Diana Joseph, con sus danzas populares, lo transportaron de entusiasmo y de alegria.

Los platos fuertes del festival, en un crescendo permanente de buen gusto y de arte, fueron: Les Alcarsons, «vedettes» internacionales de la canción, dinámicos, simpáticos, con mucho arte y voces atractivas, que hicieron el encanto de los jóvenes y arrancaron muchos y merecidos aplausos; la Niña de la Carolina, que con sus 11 años es simplemente un prodigio de voz y de gracia; los aplausos que saludaron cada una de sus apariciones y de sus mutis dicen cuán grande era el contento y la admiración del público; el tenor Juan Artola, con su voz clara, bien timbrada, poderosa, que llegará a ser uno de los mejores divos en un porvenir no muy lejano; y, por último, la Rondalla final, con su cuadro de guitarras y bandurrias.

El público, que había ido de número en número aumentando su fiebre de alegría, estalló literalmente con este apoteosis final de música y de danza.

Los ejecutantes : Manuel Gracia, Alberto Cartagena, Juan Sanz, Miguel Gracia y acompañantes: los danzarines; los Zapata; los cantantes; Jesús Aured y Martinez, todos rivalizaron en virtuosidad y en arte.

El público coreó con grandes aplausos su trabajo y la buena voluntad puesta en la ejecución de la música, las danzas y las canciones.

Si interrogáramos uno a uno a los asistentes del festival, la opinión unánime hubiera sido esta : Es el mejor festival que se ha celebrado en Toulouse en los múltiples actos organizados con motivo de aniversarios de fechas simbólicas.

Madame Torregrosa, animadora del espectáculo, admirable de buena voluntad y excediéndose como siempre en su dificil trabajo.

S.I.A. y cuantos colaboraron para hacer de esta fiesta un acontecimiento inolvidable, pueden darse plenamente por satisfechos.

El Palacio de los Deportes, que se llenó por la mañana con motivo del mitin internacional, estaba archilleno por la tarde.

En suma, éxito completo, que estimula, y anima, y demuestra como el Exilio no ha perdido nada de su pujanza y de su voluntad, y que el público francés, bien representado también en ambos actos, gusta más y más de estos espectáculos de auténtica confraternización hispano-francesa: de lo mejor de España y de lo mejor de Francia.

Un ¡Hurrah! para los organizadores y felicitaciones recíprocas para todos : artistas y público.

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

La VIE à la CAMPAGNE

Je viens de passer quinze jours de vacances à la campagne, dans un petit coin charmant et fleuri qui garde, en plus de sa beauté naturelle, le privilège de ne pas être classé « touristique ». Dans ce joli village, placé non loin des bords de la Loire, les vacanciers — peu nombreux pour l'instant — y trouvent le calme et la tranquillité dans un cadre agréable et reposant où les seuls plaisirs sont les promenades sur la rue principale, la visite de l'écluse ou la marche dans les sentiers environnants. A vrai dire, on ne peut pas trouver mieux pour les nerfs fatigués des « parisiens », ces oiseaux rares qui arrivent à bout de souffle à la recherche d'un repos bien mérité.

De la vie à la campagne je ne peux en donner, bien entendu, qu'un tout petit aperçu. Pendant mon court séjour, j'ai eu plaisir à voir comment les gens du pays mènent une vie qui ne laisse aucune place à la folle vitesse qui nous ronge dans les grandes villes. Qu'il s'agisse du travail ou des loisirs, les choses se font sûrement, mais sans courir, sans efforts inutiles et avec le calme tranquille de celui qui sait qu'il a tout le temps devant lui. Pour eux. la fin de la journée c'est la pêche, les boules ou le jardinage, alors que pour nous, pauvres malheureux, c'est le métro, l'autobus ou le tramway, avec tous les soucis de ceux qui ont une vie agitée, menée comme une course contre la montre.

J'ai aussi remarqué qu'à la campagne l'esprit de famille est plus solide et que l'amitié qui naît dans les bancs de l'école maternelle peut durer jusqu'aux portes du cimetière. Les gens ont le temps de bien se connaître, de s'aider mutuellement et de partager leurs peines et leurs joies dans un cadre où l'estime et la confiance ont le plus beau rôle. Dans les grandes villes, nous n'avons pas toujours cette chance et nous devenons, trop souvent, des sauvages sans véritables attaches, perdus dans la marée humaine qui cherche son destin sans se soucier le moins du monde des autres gens qui l'entourent.

Peut-on dire pour autant qu'il s'agit de deux mondes différents ? En réalité, il n'en est rien. Pour eux, comme pour nous, la vie pose tout un tas de problèmes. Ils se plaignent des bas salaires; de l'augmentation du coût de la vie; de la misère, parfois sordide, qui est réservée aux vieillards; du manque de travail qui sévit à la campagne et qui fait partir les jeunes vers les villes; de l'injustice flagrante de l'abattement de zones et du sacrifice des petits fermiers qui travaillent la terre toute l'année, pour que les intermédiaires — ceux qui contrôlent le marché — empochent les plus gros bénéfices sans avoir fait le moindre effort.

L'abattement de zones est. à juste titre, la bête noire des ouvriers de la campagne. Ils se disent, et ils n'ont pas tort, que rien ne justifie un salaire plus bas pour le même travail, tout simplement parce que l'un travaille dans une zone privilégiée de grande concentration industrielle et l'autre à la campagne. La vie à la campagne, sauf peut-être en ce qui concerne les loyers, est aussi chère qu'à la ville, aussi bien en ce qui concerne l habillement que la nourriture.

Lorsque les gens de province voyagent, les prix du transport sont les mêmes; s'ils sont malades, les frais médicaux sont sensiblement du même ordre, et dans ces conditions, il est évident que cet abattement est une injustice dont cette catégorie d'ouvriers a bien raison de se plaindre.

En ce qui concerne le problème de ceux qui attendent tout de la terre, il se pose aussi sur des bases qui ne leur sont pas favorables. Ils se dépensent d'un bout à l'autre de l'année, ils travaillent sans arrêt pour que la récolte soit bonne et si le temps est favorable et ils réussissent, ils ne tirent de leur effort que des maigres bénéfices. Et si la récolte est mauvaise — ce qui arrive de temps en temps —, la privation prend le pas sur une abondance qui est toujours très relative.

Par ailleurs, j'ai trouvé parmi les gens de la campagne les mêmes réflexes et les mêmes sentiments qui sont exprimés par les ouvriers des grands centres industriels. On y parle de la stupidité humaine qui rend possible des milliards de dépenses inutiles pour faire la guerre. pour fabriquer des bombes atomiques et préparer la conquête de la Lune, alors que dans la vie quotidienne, on n'a pas réussi à procurer à l'homme le minimum indispensable pour vivre. On y pense aussi que les écoles, les hôpitaux, les pensions honnêtes pour les vieux travailleurs, la vie assurée aux grands malades et aux infirmes, la juste rémunération de l'effort de chacun, les centres de formation et de reclassement, les maisons de repos, les logements convenables, les laboratoires et centres d'étude contre le cancer et autres maladies aujourd'hui encore incurables, sont à la base des réalisations qui doivent être entreprises sur la plus grande échelle pour qu'un pays, quel qu'il soit, soit en mesure d'affirmer qu'il a choisi le chemin du progrès pour le bien-être de la collectivité toute entière.

Oui, il est certain malgré tout qu'à la campagne on y mène une vie plus tranquille et plus saine que dans les grandes villes. En partant de là, le caractère des gens est plus agréable, ils ne se font pas constamment des soucis, ils sont plus serviables et ils échappent à la peur de la maladie — cette hantise du siècle et des nerfs détraqués — qui est monnaie courante dans les villes. Leur vie est plus heureuse parce que plus simple, mais ils ont. comme nous tous, le plus grand des soucis : celui de pourvoir à leurs besoins et d'arriver à vivre dignement.

Mes commentaires sur la vie à la campagne, cette campagne qui petit à petit se modernise et prend conscience de sa valeur et de son importance, ont tourné finalement sur des considérations générales qui nous touchent tous dans exception. Il est tout à fait normal qu'il en soit ainsi, parce que pour celui qui travaille, qu'il se trouve à la campagne ou qu'il ait le malheur d'habiter la grande ville, plus grand espoir est de vivre en paix dans un monde où tous et chacun puissent avoir droit au soleil. Et de cette communauté d'intérêts, de cette lutte menée aussi bien à la ville qu'à la campagne, naîtra, sans aucun doute, l'avenir que nous sommes en droit d'espérer.

A. TARRAGO

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Cinéma

"La fièvre dans le sang"

L'importance de Elia Kazan dans le cinéma américain procède de deux caractéristiques. D'une part, ce réalisateur passe de préférence au crible certaines aspérités de la vie américaine, sans hésitation aucune. D'autre part, il assume la direction de l'Actors Studio, institut bien connu de formation d'acteurs. D'une part comme de l'autre Kazan se montre une forte personnalité, mais des deux côtés aussi, il exagère. Il en résulte que plusieurs de ses derniers films ne m'ont pas particulièrement séduit. Il n'empêche que le nom de Kazan continue à être une valeur, et pour la presse, et pour le public, même dans notre pays, en dépit du fait que ses ouvrages évoquent chaque fois une atmosphère typiquement américaine. Certains semblent même disposés à vouloir donner l'étiquette de « classiques » à des œuvres plutôt théâtrales telles que « East of Eden » (A l'Est d'Eden) ou « A face in the crowd » (Un visage dans la foule).

Aussi avons-nous été quelque peu surpris de voir la presse réagir moins favorablement à la dernière production de Kazan : « Splendor in the grass », alors qu'ici, précisément, il se montre plus humain.

Ce qui, jusqu'à présent, nous avait frappé chez ce metteur en scène, c'est le ton inexorablement dur, un ton que je considère comme étant en contradiction avec la tendance sociale des thèmes qu'il traite. Dans « Splendor in the grass », Kazan se montre plus indulgent vis-à-vis de la vie et de l'homme, en dépit du déroulement dramatique du récit. Toute cette œuvre est imprégnée d'une atmosphère de mélancolie, au point qu'on serait tenté de croire que le réalisateur s'est penché sur sa propre jeunesse, avec toute la tristesse que cela comporte et qui est déjà comprise dans le titre lui-même. Par l'intensité des sentiments, par les détails subtils, ce film fait une impression très sympathique et on lui pardonne volontiers quelques faiblesses et quelques outrances. Kazan doit en cela beaucoup à son émouvante interprète principale Natalie Wood, un produit typique de son Actors Studio, qui fait ici une impression que Kazan a rarement obtenu de ses acteurs.

« La fièvre dans le sang » est le récit de l'amour passionné entre Bud et Deany. Bien que très jeunes encore, tous deux rêvent pourtant déjà de leur mariage. De part et d'autre, les parents laissent aller les choses tout en faisant d'autres projets. Le père de Bud surtout, est très ambitieux et il rêve de faire son fils un magnat du pétrole. Les parents de Deany ont des visées plus modestes tout en étant aussi des bourgeois et en tenant leur fille prisonnière d'une vie puritaine. L'amour entre les deux jeunes gens, si passionné soit-il, ne résiste pas à de telles pressions. Conséquence immédiate : Bud échoue à l'Université et Deany doit être internée dans une maison de repos pour malades mentaux, ce qui fera inévitablement verser quelques larmes au spectateur. Mais on songera que Freud a toujours son mot à dire en Amérique et que ses théories y sont devenues monnaie courante. Quoi qu'il en soit, Natalie Wood incarne avec beaucoup de naturel la jeune fille troublée et rend ce personnage parfaitement acceptable.

Lorsqu'après quelques années elle revient à la vie normale, elle se met à la recherche de Bud. Celui-ci s'est marié, après la mort de son père, et il est allé s'installer avec sa famille dans un ranch. Deany découvre ainsi la profondeur du fossé qui s'est creusé entre ses souvenirs et la réalité.

Cette fin est très poignante et il s'en dégage une poésie, une atmosphère propre aux pièces de théâtre de William Inge. C'est lui, en effet, qui a écrit le scénario du film auquel Kazan a peut-être bien donné une facture plus épique. Mais, nous l'avons dit, il n'est pas question cette fois de cette rudesse et de cette absence de sentiment, avec lesquelles Kazan s'en prend habituellement au monde. C'est pourquoi il m'a plu davantage.

Frits DANCKAERT.

"VIE D'ANSELMO LORENZO"

Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale

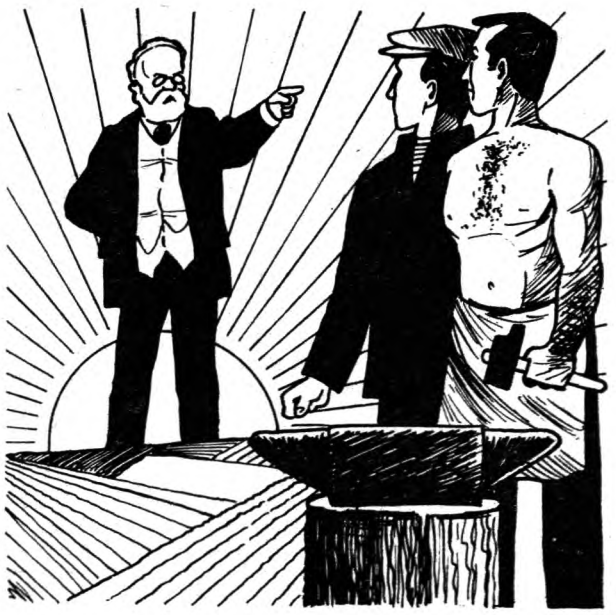
Organisateur et militant de la C.N.T.

★

Résumé : *En exil, Lorenzo se lie avec les hommes de gauche les plus en vue. Sous le pseudonyme d'Abdon Terradas, il est connu dans toute la Presse mondiale. Ce nom lui a servi pour dénoncer les tortures et tous les effroyables évènements qui ont eu lieu à Barcelone. Amnistié, comme tous les autres survivants-emprisonnés et déportés, après la célèbre campagne de révision du procès, il revient à Barcelone, où il écrit plusieurs livres qui obtiennent un grand succès.*

★

43. — Dans la conférence « Aux classes populaires » qu'il donne le 3 juillet 1913 au Théâtre Espagnol de Barcelone — conférence organisée par l'Ateneo syndicaliste — il résume avec force et clarté sa pensée : « Je voudrais vous faire comprendre et vous persuader de l'idée que nous ne sommes pas exempts de toute responsabilité dans le mal social qui pèse sur nous. Nous en sommes victimes, mais nous n'en serons pas moins coupables de sa continuité, si nous n'employons pas à le supprimer la volonté et l'action qui reviennent à chacun de nous ».



44. — Et il termine ainsi : « Quand, après la réciprocité des devoirs et des droits, on a dit au monde : l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, on voulait dire par là que toi, paysan, mineur, tisserand, menuisier, journalier, misérable « unemployed » ou paria abject, tu dois, toi-même, associé à tes camarades de travail et de malheur, te sauver, libérant ainsi de cette usurpation qu'est la propiété, la terre et les moyens de production... ».

45. — Après une période de production littéraire intense, Lorenzo se voue corps et âme à ce qui a été le rêve de toute sa vie : la constitution d'une grande organisation ouvrière de caractère national. La C.N.T., sans être née encore, était en train de se forger. Et, avec elle, l'arme qui devait être celle du prolétariat dans ses luttes contre le capitalisme et le Pouvoir. Cette arme c'était la grève générale. Trois hommes, aussi intéressant l'un que l'autre, la propagèrent en Espagne : José Lopez Montenegro, Anselmo Lorenzo et Francisco Ferrer Guardia. *(A suivre)*